6
N

Pdat. Lx1 183

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES DAMES.

Cinquième Classe.

ROMANS.

Il paroît tous les mois deux Volumes de cette Bibliothèque. On les délivre, ſoit brochés, ſoit reliés en veau fauve ou écaillé, & dorés ſur tranche, ainſi qu'avec ou ſans le nom de chaque Souſcripteur imprimé au frontiſpice de chaque Volume.

La ſouſcription pour les 24 Volumes reliés eſt de 72 liv. & de 54 liv. pour les Volumes brochés.

Les Souſcripteurs de Province, auxquels on ne peut les envoyer par la poſte que brochés, payeront de plus 7 liv. 4 ſ. à cauſe des frais de poſte.

Il faut s'adreſſer à M. CUCHET, Libraire, *rue & hôtel Serpente, à Paris.*

BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES DAMES.

ROMANS.

TOME QUINZIÈME.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" - NAPOLI

A PARIS,

RUE ET HÔTEL SERPENTE.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

1788.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES DAMES.

LES APPARENCES TROMPEUSES,

Extrait de l'Hiſtoire du très-noble & chevaleureux Prince GERARD, *Comte* DE NEVERS *& de Rhétel, & de la très-vertueuſe, ſage & belle Princeſſe* EURIANT DE DAMMARTIN, *ſa mie.*

CE Roman, réimprimé en 1725, eſt enrichi de notes très-inſtructives: ces notes eurent beaucoup plus de mérite dans le temps de cette réim-

preſſion, qu'elles n'en auroient aujourd'hui ; cette branche de la Littérature Françoiſe ayant été éclairée, depuis cette époque, par les belles & ſavantes recherches de M. le Marquis de P***, de M. de Sainte-Palaye, & de pluſieurs autres Littérateurs d'un mérite ſupérieur : mais ce que nous avons acquis depuis 1725, ne diminue point le prix de ce premier travail.

L'autographe de ce Roman eſt aujourd'hui compris dans les manuſcrits de la belle bibliothèque de M. le Duc de la Vallière. Tout paroît ſe réunir à prouver qu'il eſt très-ancien ; cependant, quelques raiſons portent à croire que l'imprimé, d'après lequel nous

avons tiré cet Extrait, peut avoir eſſuyé bien des altérations. C'eſt à M. l'Abbé Rive que nous nous en rapportons; & nous ſoumettrons toujours notre avis au ſien. Nous avouons que nous ſommes tentés de croire que quelque Auteur de la fin du quinzième, ou du commencement du ſeizième ſiècle, s'eſt ſervi de l'ancien manuſcrit pour compoſer ce nouveau Roman qu'il dédie à Charles de Clèves, Comte de Nevers & d'Eu, devenu Comte de Rhétel par ſon mariage avec Marie d'Albret; & l'imprimé que nous avons ſous les yeux nous paroît devoir être plutôt la copie du Roman imprimé ſous Charles VIII, que celle de l'auto-

graphe connu de M. le Duc de la Vallière & de M. l'Abbé Rive.

On a peine à pardonner à l'Auteur de ce Roman pluſieurs abſurdités, dont le titre de ſon ouvrage eſt le plus inexcuſable. Comment oſe-t-il donner pour maitreſſe à ſon héros Gérard une Princeſſe de la Maiſon de Savoie, & ſur-tout en plaçant la ſcène de ſon Roman ſous le règne de Louis le Gros? Louis VI, dit le Gros, épouſa dans l'année 1115, Adélaïde de Savoie, fille de Humbert-aux-blanches-Mains, Comte de Maurienne & de Savoie. Comment le Romancier a-t-il donc oſé porter la démence juſqu'à choiſir la ſœur ou la

couſine d'une reine de France pour en faire la mie de ſon héros ? Gérard, il eſt vrai, finit par l'épouſer. Mais on n'en eſt pas moins révolté de l'attentat d'un Auteur ignorant, qui s'éloigne de toute eſpèce de vraiſemblance ; & je ne conçois pas même que l'on n'ait pas biffé le titre de ce Roman, lorſqu'en 1725 on en a permis la réimpreſſion.

Je préviens donc les Lecteurs, que non-ſeulement j'ai dû ſupprimer l'auguſte nom de Savoie, en ſubſtituer un autre ; mais que, pour donner quelque vraiſemblance à ce Roman, je me ſuis trouvé forcé d'en changer le début. J'eſpère qu'on me pardonnera ce léger changement, qui n'altère en rien la texture de l'ouvrage.

Le récit des aventures de Gérard & d'Euriant mérite d'être conſervé dans cette collection ; elles ſont contées avec aſſez de grâces & de naïveté pour intéreſſer. J'avoue de plus qu'il m'eſt agréable & cher de rappeler aux Lecteurs que les Seigneurs de Nevers ont ſouvent mérité d'être eſtimés, aimés, célébrés par leurs contemporains ; & je ne peux mieux prendre mon temps pour en rafraîchir la mémoire.

Le Comte & la Comteſſe de Nevers, parens de la Maiſon royale de France, n'habitoient plus ſi ſouvent la Cour de Louis-le-Gros, pour s'occuper avec aſſiduité de l'éducation du jeune Gérard, leur fils unique ; & la

Comteſſe de Nevers prenoit les mêmes ſoins de celle de la belle Euriant ſa nièce, que ſon frère, le Comte de Dammartin, l'avoit priée en mourant, de regarder comme ſa propre fille. Les deux aimables enfans étoient élevés enſemble; l'amour ſembloit prendre plaiſir à les embellir de jour en jour. Il préſidoit à tous les jeux de leur enfance; il épia bientôt le moment de leur donner ſes plus charmantes leçons.

Le Comte & la Comteſſe voyoient naître avec plaiſir l'union de ces jeunes ames qu'ils deſiroient unir pour toujours. Celle de Gérard étoit élevée, courageuſe & paſſionnée; celle d'Euriant étoit plus tranquille & plus douce en apparence, mais elle étoit

ferme & ſenſible. La jeune Princeſſe avoit pour Gouvernante une vieille Madame Gondrée, bien hypocrite, bien avaricieuſe, & bien ſcélérate dans le fond du cœur.

Le ſeul défaut de la Comteſſe de Nevers étoit né du principe le plus reſpectable : pénétrée des ſentimens que la vraie religion inſpire, elle ne ſoupçonnoit pas même qu'aucun de ſes Miniſtres pût manquer à la ſainteté de ſon état. Tout froc blanc, gris ou noir, étoit pour elle un objet de vénération, & s'attiroit ſon entière confiance. Un vieux Directeur, ancien ami de Madame Gondrée, l'avoit préſentée à la Comteſſe comme un Ange tutélaire propre à former le cœur de ſa nièce à la vertu. La vieille

Gondrée, couverte de roſaires & de ſcapulaires, l'avoit ſéduite par ſon air béat. La Comteſſe eût-elle imaginé qu'elle recevoit dans ſa maiſon un monſtre de ſcélérateſſe, & que la barbare Gondrée avoit étouffé de ſes propres mains deux enfans qu'elle avoit eus dans ſa jeuneſſe, & dont peut-être un jour l'uniforme eût été le froc & le capuchon, s'ils avoient porté celui de leur père? Le jeune Comte de Nevers fut heureuſement remis en de meilleures mains; & l'ancien Chevalier, qui veilla ſur ſon éducation, lui donna non-ſeulement tous les principes dignes de ſa naiſſance; mais, profitant de ſes heureuſes diſpoſitions, il ſut le préparer, par les exercices & les inſtructions

militaires, à devenir également redoutable dans les combats, & digne de commander ceux qui marcheroient ſous ſes ordres.

Le Ciel avoit fait naître la jeune Euriant avec une ſi belle ame, que la mauvaiſe éducation qu'elle couroit riſque de recevoir, ne pouvoit altérer ſa vertu, ſa candeur & ſa modeſtie. Madame Gondrée eſſaya vainement de gagner la confiance de la jeune Euriant; elle ne put en obtenir que la conſidération & l'obéiſſance. Gondrée étoit trop fine pour ne pas s'appercevoir que la belle Euriant avoit de l'éloignement pour elle: mais comme elle reconnut encore plus facilement que ſon jeune cœur devenoit de jour en jour plus ſenſible

pour l'aimable Gérard : « Elle aura » bientôt beſoin de Gondrée, ſe dit- » elle, & je ſaurai bien l'amener à » s'attacher à moi ». De ce moment, elle prit un air de prudence & de ſévérité vis-à-vis de ſon élève ; elle ne voulut plus permettre à Gérard de venir paſſer auprès d'Euriant tous les momens qu'il pouvoit lui donner : elle réſolut même d'interrompre leurs jeux, de s'oppoſer durement à la douce familiarité qu'ils avoient contractée ; & c'eſt en les privant de celle qui règne entre un frère & ſa ſœur, qu'elle leur fit bientôt ſentir qu'ils étoient amans.

Dès le premier jour que Gérard fut privé d'aller porter le matin des fleurs à ſa chère Euriant, & de déjeûner

avec elle, il ſe ſentit le cœur ſerré ; ſes larmes coulèrent : il fut diſtrait dans ſes leçons, négligé dans ſon maintien, nonchalant dans ſes exercices, & ſon Gouverneur le crut malade. Euriant, de ſon côté, lorſqu'elle entendit Madame Gondrée refuſer la porte de ſa chambre à Gérard, ſoupira bien douloureuſement ; elle prit un petit air boudeur, ſe fit preſſer long-temps pour ſe mettre à ſa toilette : les fleurs qu'on lui préſenta pour entrelacer dans ſes beaux cheveux, lui parurent fanées ; la plus adroite de ſes femmes la fit crier en la peignant ; elle jeta des roſes que Madame Gondrée lui préſentoit, en criant qu'elles l'avoient piquée. La vieille Gondrée fut bien plus habile

que le Gouverneur de Gérard à connoître la cauſe de l'humeur de ſon élève. Cette humeur redoubla le ſoir du même jour. Les regards les plus tendres & quelquefois languiſſans de ces aimables enfans pendant le dîner, auroient dû leur apprendre que leurs peines ſecrètes étoient les mêmes ; mais Gérard n'en ſavoit pas encore aſſez pour regarder celles d'Euriant comme une faveur. Euriant craignoit ſeulement que Gérard n'eût été grondé.

Tous les deux avoient une voix charmante ; Euriant jouoit de la harpe ; Gérard tiroit les accords les plus doux d'une guitare, & faiſoit ſouvent de jolis vers. Ils recevoient enſemble les leçons d'un ancien Trou-

badour Provençal, que le Comte de Nevers avoit fixé dans ſa Cour; & la Comteſſe aimoit trop à les entendre chanter enſemble, pour perdre ce temps de les écouter. Le vieux Troubadour leur propoſa vainement, ce jour-là, quelques chanſons vives & légères de ſon pays; l'un & l'autre ne voulurent chanter que quelques lays auſſi plaintifs que tendres.

A peine eurent-ils chanté tous deux ſéparément les premiers couplets, qu'ils ſe regardèrent pour marier les accens de leur voix dans un *duo* qui leur ſervoit de refrein. Ces couplets, ce *duo* répondoient ſi bien à la ſituation préſente de leurs ames, qu'elles en furent également troublées: quelques groſſes larmes tombèrent ſur les

joues fleuries de Gérard ; la voix d'Euriant expira sur ses lèvres, & ses doigts légers, mais tremblans, ne formèrent que de faux accords. — Qu'avez-vous donc aujourd'hui, mes enfans, leur dit tendrement la Comtesse? — L'un & l'autre se plaignirent d'avoir mal à la tête. — Venez vous promener avec moi, leur dit-elle, en leur faisant quitter leur leçon. — L'un & l'autre se levèrent promptement pour courir à ses genoux. Cette bonne maman mit ses mains sur leurs fronts, les trouva brûlans; & jamais ils n'avoient baisé ces mains caressantes avec plus de tendresse. Ils se les disputoient ; &, par distraction, Gérard baisa plus d'une fois celles de sa jolie

Couſine, qui ne rioit ni ne l'avertiſſoit de ſa mépriſe.

La Comteſſe ne s'en apperçut point: mais on imagine bien que rien ne put échapper aux obſervations de Madame Gondrée : contente de cette première épreuve, dès le lendemain matin elle imagina d'en faire une autre. Ayant apperçu Gérard qui ſe promenoit triſtement dans un parterre qu'il cultivoit lui-même, elle obſerva qu'il ne s'occupoit plus du ſoin d'arroſer ſes fleurs, & qu'à peine donnoit-il un coup d'œil à celles que la roſée & le ſoleil du matin faiſoient éclore. Elle deſcendit promptement pour le joindre ; & voyant qu'il cherchoit à l'éviter : — Monſieur le Comte, lui

cria-t-elle, vous vous connoiſſez en fleurs mieux que moi ; votre Couſine rebuta hier celles que nous lui portâmes ; rendez-moi le ſervice d'en choiſir, & de les lui porter vous-même aujourd'hui. — Ah ! de tout mon cœur, Madame Gondrée, dit Gérard en accourant, & lui prenant les mains de l'air le plus doux, & les yeux brillans de joie. Une jacinthe élevoit ſa belle & forte tige au-deſſus de toutes les autres fleurs ; ſes nombreuſes & larges cloches la rendoient digne de former la couronne de Flore ; elle faiſoit les délices de Gérard & l'honneur de ſon parterre : il courut pour la couper. — Arrêtez, lui cria Gondrée ; il vaut mieux la réſerver pour Madame la Comteſſe : l'odeur

de cette jacinthe ſeroit trop pénétrante aujourd'hui pour votre Couſine ; elle a toujours mal à la tête, la pauvre enfant ; elle n'a pas dormi de la nuit. Quoi ! dit Gérard, ma Couſine n'a pas dormi ? ... — Mon Dieu non, lui dit-elle ; je l'ai même entendue ſe plaindre, & ſes yeux étoient tout rouges, lorſque j'ai fait entr'ouvrir ſes rideaux. — Tenez, Madame Gondrée, lui répondit Gérard, il faut qu'il y ait quelque choſe en l'air ; car je n'ai pas dormi non plus, & je ſouffrois bien encore il n'y a qu'un moment : mais cela va mieux, ajouta-t-il, en frottant ſon front d'ivoire ; le ſoleil eſt plus brillant qu'hier matin ; l'air eſt bien plus pur, & j'eſpère que ma Couſine.... Allons, allons,

ne perdons pas de temps ; ces oreilles d'ours n'ont aucun parfum ; elles ſont brillantes ; leur œil eſt d'un beau blanc ; &, dans les cheveux noirs de ma Couſine, elles reſſembleront aux étoiles qui brillent dans la voûte céleſte. — En diſant ces mots, Gérard avoit déja fait une groſſe touffe de cette eſpèce de fleurs ; il tenoit déja le bras de Madame Gondrée ſous le ſien, & l'entraînoit vers la chambre de ſa Couſine : ils y furent arrivés dans un moment. Eh bien, ma chère petite Couſine, comment vous va ? — Eh !... mais... mon Couſin... il me ſemble que je vais un peu mieux ; & vous ? — Oh ! pour moi, je me porte à merveille ; c'eſt sûrement le beau temps qui nous a guéris tous

deux: n'eſt-ce pas, Madame Gondrée? Il fait ſi beau! ſi beau! l'air eſt ſi doux! le ſoleil eſt ſi brillant!... — En diſant cela, il montroit de ſa main la fenêtre; mais il ne regardoit que la bouche de roſe & les yeux céleſtes d'Euriant. — C'eſt bien vrai, mon Couſin, diſoit Euriant; oh! que nous aurons une belle journée! elle commence ſi bien! Mais vous auſſi, Madame Gondrée, ne ſentez-vous pas la même choſe que nous? — Pas abſolument, dit-elle en ſouriant. — Ah! mon Couſin, n'eſt-il pas vrai que Madame Gondrée eſt à merveille aujourd'hui? Voyez-vous comme elle eſt fraîche! elle ne paroît pas avoir trente ans. — A ces mots, Euriant courut l'embraſſer. — Je veux en être auſſi, dit Gérard; — & le

damoiſel, la ſerrant à ſon tour dans ſes bras, la vieille Gondrée reçut deux baiſers, que l'amour auroit bien mieux placés, s'il n'eût pas encore été tout auſſi timide que les beaux enfans qu'il inſpiroit. Madame Gondrée avoit à ſa ceinture une petite bouteille d'étain pour mettre ſon eau bénite. Gérard courut choiſir un joli flacon d'or parmi ſes petits bijoux, & le lui préſenta. — Mon Dieu ! que votre collet monté va mal, ma chère bonne, dit Euriant ! il eſt d'une vieille dentelle de cent ans. Vous ne prenez pas aſſez ſoin de votre perſonne ; laiſſez-moi vous en ajuſter un autre. — Euriant employa ſes plus beaux points de Veniſe à cet ouvrage ; & dès ce moment, Madame Gondrée ſe propoſa

bien de mettre plus de complaiſance que de ſévérité dans ſa conduite. Elle n'étoit pas née aſſez honnête pour garder un juſte milieu, & s'en tenir à la prudence & à la ſageſſe d'une bonne Gouvernante. Comme elle n'avoit été ſévère que pour ſe venger, elle devint facile & ſéductrice même, dès qu'elle y fut portée par ſon intérêt perſonnel. Gérard ſavoit ſi bien mériter tous les jours de nouvelles faveurs, Euriant trouvoit ſi ſimple & ſi naturel de lui en accorder; elle avoit d'ailleurs, d'après les éloges de la Comteſſe, une ſi haute idée de la vertu de Madame Gondrée, que la ſienne ſe trouvoit aſſurée en la préſence de ſa Bonne, & qu'elle regardoit comme très-innocentes des careſſes qui de-

venoient plus vives de jour en jour.

Les progrès de Gérard & d'Euriant, dans toutes les leçons qu'ils recevoient, furent auſſi rapides que ceux de leur ardeur naiſſante. La plus vive émulation les animoit également; & le deſir de plaire naît toujours du bonheur d'aimer. Gérard devint le plus parfait des damoiſeaux; Euriant réunit tous les talens qui peuvent encore parer une beauté parfaite; &, graces aux bons ſoins de Madame Gondrée, dont la haute prudence avoit ſu ménager les progrès de ſa pupille, le même jour que Gérard reçut l'ordre de Chevalerie, Euriant reçut de lui les dernières leçons de l'amour.

L'un & l'autre furent très-ſurpris

de la grande découverte qu'ils avoient faite ; ils ſe crurent auſſi habiles qu'ils ſe trouvoient heureux : cependant ils la tinrent ſecrète ; mais Madame Gondrée la devina bien aiſément, & leur facilita plus que jamais le temps & les moyens de la perfectionner.

L'avide Gouvernante, ayant épuiſé toutes les reſſources, tous les petits préſens qu'Euriant & Gérard étoient en état de lui faire, en eſpéra de nouveaux de leur hymen. Elle fut trouver le Comte & la Comteſſe de Nevers ; elle leur dit qu'il étoit temps d'accomplir l'union qu'ils avoient projétée ; & leur fit entendre même qu'une révélation qu'elle avoit eue du Ciel la forçoit de les en preſſer. — Mon fils eſt bien jeune, dit le Comte.

— Ah !

— Ah ! Monſeigneur, ne l'avez-vous pas vu l'autre jour terraſſer un ours dans vos toiles ? — Mais, bonne Gondrée, dit la Comteſſe, Euriant n'a pas encore quinze ans accomplis. — Eh bien, Madame, elle les aura dans un mois ; & vous n'êtes pas morte de vous être mariée à cet âge. — Le Comte & la Comteſſe trouvèrent les réponſes de Gondrée ſans réplique ; & voulant obéir aux ordres du Ciel, qu'ils croyoient recevoir de ſa bouche, ils firent fiancer le même jour Euriant & Gérard. Ils firent publier des fêtes & des tournois dans leurs états & dans ceux des Princes leurs voiſins ; & le jour du mariage fut arrêté pour le premier du mois ſuivant.

Le jour de cet heureux mariage, hélas ! étoit encore bien éloigné ; l'amour & la conſtance de ces jeunes amans devoient eſſuyer de bien cruelles épreuves. Une maladie épidémique ſe déclara tout-à-coup dans le Comté de Nevers ; le Comte & la Comteſſe en furent frappés en même-temps : l'art des Médecins ne put les ſauver ; Euriant & Gérard eurent la douleur de les voir mourir entre leurs bras.

On croira ſans peine que leur déſeſpoir fut extrême, en perdant deux têtes auſſi chères ; & quoique l'amour adoucît l'amertume des larmes qu'ils verſoient enſemble ; leurs cœurs ſenſibles furent pénétrés de douleur d'être ſéparés pour toujours de ceux

qui leur avoient fait jurer, en mourant, de s'aimer & d'être à jamais fidèles l'un à l'autre.

Après avoir donné quelque jours à leur douleur, Gérard fut obligé d'aller à la Cour de Louis le-Gros : non-seulement il falloit qu'il lui rendit hommage, en perſonne, de ſon Comté de Nevers ; mais ayant perdu ſon père & ſa mère, il devoit à Louis, comme au chef de ſa Maiſon, de lui demander ſon agrément pour accomplir ſon mariage avec ſa couſine.

Jamais ces jeunes amans ne s'étoient quittés un ſeul jour ; l'un & l'autre ne purent penſer, ſans frémir, qu'ils alloient ſe ſéparer pour quelque temps. Leurs fiançailles fermoient la bouche à la médiſance, & leur don-

noient la liberté de ne pas perdre un des momens du jour, & même de quelques longues ſoirées.

La complaiſance de Madame Gondrée pour celui qu'elle regardoit alors comme ſon maître, lui facilitoit le bonheur de les employer bien doucement. Ces familiarités, dans quelques momens où la tendre Euriant étoit diſtraite & fermoit ſes beaux yeux, conduiſirent Gérard à découvrir un ſigne qu'Euriant avoit toujours pris tant de ſoin à cacher, que Madame Gondrée ne le connoiſſoit point. La nature avoit imprimé la plus jolie violette ſous le ſein d'Euriant. Gérard fut d'abord ſurpris de voir qu'une violette étoit née ſi près d'un bouton de roſe; mais il lui rendit bientôt

hommage. Euriant s'écria, l'inſtant d'après : — Ah ! méchant, qu'as-tu fait ? tu m'enlèves juſqu'à la dernière faveur qui me reſtoit à t'accorder. Qu'aurai-je donc à t'offrir de nouveau, le jour où l'hymen achevera de nous unir ? — Tout, chère amie : ah ! tu n'as rien qui n'ait pour moi tous les charmes de la nouveauté. Oui, cette violette eſt charmante, ajouta-t-il ; mais puiſque tu m'en as fait un myſtère juſqu'ici, je veux t'en punir. Jure-moi que perſonne ne la verra jamais, & que les femmes même qui te ſervent ne ſauront point qu'elle pare ta gorge charmante.... — Ah ! mon ami, dit Euriant, quel ſerment pourrois-je te refuſer ? Oui, je te jure de la cacher avec tant de ſoin, que je

me ſoumets à laiſſer croire que je t'ai manqué de foi, ſi quelqu'un peut ſavoir qu'elle exiſte. — Mille tendres badinages ſuccédèrent à la découverte de la violette; & (nous devons rendre juſtice à Gérard) toutes celles qu'il faiſoit alors avoient l'air d'être nouvelles pour lui.

Les adieux les plus tendres, la promeſſe la plus ſolemnelle de revenir célébrer ſon mariage dès qu'il auroit prêté ſon ſerment, l'autorité la plus abſolue que Gérard remit à ſa future épouſe, mit toute la Cour du jeune Comte dans le devoir de regarder ſa mie comme étant déja la Souveraine du Comté de Nevers : la douceur & la bonté d'Euriant la firent adorer, & leur rappellèrent celle de

la Comteſſe dont ils pleuroient la mort.

Gérard, ſuivi de ſes Écuyers, arriva les fêtes de la Pentecôte au Pont-de-l'Arche, où Louis-le-Gros tenoit alors Cour plénière. Malgré ſon grand deuil, qui ne lui permettoit aucune parure, il avoit l'air ſi noble, il étoit ſi beau, qu'il n'y eut Dames ni Demoiſelles qui ne ſe diſſent tout bas : *Bienheureuſe la mie qui conquêtera ce charmant Chevalier.* Louis regrettoit le Comte de Nevers, qui l'avoit aidé de ſon bras & de tout ſon pouvoir dans les longues guerres qu'il avoit déja ſoutenues contre ſes vaſſaux rebelles; il fut charmé de voir le fils dans lequel ce Comte paroiſſoit renaître. Il admit d'abord Gérard à ſes genoux;

il prit ſes mains dans les ſiennes, reçut ſon hommage; & dès qu'il eut donné l'eſpèce de baiſer que le Vaſſal reçoit de ſon Seigneur, il le releva, l'embraſſa tendrement, & le préſenta lui-même à ſa Cour comme un parent que la mémoire de ſon père lui faiſoit aimer & regarder comme ſon fils.

Gérard plut généralement aux Chevaliers comme aux Dames. Le ſeul Liziard, Comte de Foreſt, ſentit naître une noire envie contre lui. *Ce Comte*, dit l'Auteur, *étoit grand, maigre, fort aux armes, mais plus felon & plus rempli de mal engin & mauvais art, qu'onques ne le fut Ganelon.* De ce moment, il épia l'occaſion de nuire au jeune Gérard; mais il fut forcé de paroître ſe rendre à l'admi-

ration générale que le jeune Comte de Nevers inſpiroit par ſa figure, ſon maintien, & ſes propos auſſi nobles qu'inſpirés par la courtoiſie.

Gérard gagna le prix de tous les jeux, il triompha dans les tournois; & il étoit prêt à ſortir victorieux de la lice, lorſqu'un grand Chevalier ſe préſenta contre lui dans la dernière joute conſacrée à l'honneur des Dames. Nul avantage ne put être remarqué dans les deux premières courſes; mais la troiſième, tous deux s'étant armés de plus fortes lances, le grand Chevalier fut renverſé ſur l'arêne. Son caſque s'étant détaché par ſa chûte, on reconnut Liziard qui, comme ancien Chevalier, n'auroit pas dû ſe préſenter aux joutes où

les nouveaux s'exerçoient. Toute la Cour, & ſur-tout les Dames, ſe moquèrent & rirent de le voir étendu ſur l'arêne, tandis que Gérard ſe jetoit à terre pour l'aider à ſe relever, & lui préſentoit la bride de ſon cheval qu'il avoit arrêté. Liziard cacha le dépit mortel qui l'agitoit, & ſe confirma plus que jamais dans le deſſein de nuire à l'aimable Gérard.

Les joutes étant finies, les jeunes Chevaliers allèrent ſe déſarmer; & celles des jeunes & jolies Dames & Demoiſelles de la Cour commencèrent. Un bal eſt une eſpèce de joute pour elles : les graces & la légèreté ſont leurs armes, & ne les rendent que trop ſûres de leurs coups. Mais Gérard triompha d'elles comme des

Chevaliers. Il leur parut galant, léger, infatigable; elles ſe trouvoient ſi bien dans ſes bras quand il les faiſoit ſauter, qu'elles deſiroient que leur tour revînt plus ſouvent. Ah! qu'elles portoient envie alors à ſa mie!

La Reine Adélaïde ne fit ceſſer le bal que pour faire apporter une collation ſuperbe. On fit entrer des Ménestriers, des Jongleurs, & ceux qui poſſédoient ce qu'on nommoit alors la ſcience gaie; le galoubet Provençal, la guittare Eſpagnole, la mandoline Italienne, la muſette des bords du Lignon, & la flûte de Cologne, firent retentir le ſallon. Chaque Ménestrel chanta dans ſon langage; il n'en fut aucun qui ne célébrât l'amour: pluſieurs des lais & des ſirventes qu'ils

chantèrent avoient des refreins ; les Dames & les jeunes Chevaliers les répétoient en chœur. Adélaïde ayant diſtingué parmi toutes les voix qui s'élevoient alors celle du jeune Comte de Nevers, qui lui parut auſſi douce qu'éclatante, elle interrompit les Ménestrels, & pria ſon jeune couſin de s'approcher d'elle, & de chanter ſeul quelque romance nouvelle. Gérard obéit en rougiſſant : il pria le Jongleur Eſpagnol de lui prêter ſa guitare ; & s'étant aſſis près de la Reine, il chanta d'abord, ſur un ton aſſez gai, les jeux de deux enfans élevés enſemble ; il peignit un troiſième enfant qui, ſans que les premiers l'euſſent appelé, ſembloit être venu de lui-même pour leur en apprendre de nouveaux ;

nouveaux ; dans un couplet, la jeune fillette ſe plaignoit que cet enfant l'avoit piquée en lui préſentant des roſes ; dans un autre, le jeune garçonnet crioit que cet enfant avoit brûlé ſes lèvres par un baiſer ; dans le troiſième, tous deux ſe plaignoient que cet enfant, devenu bien plus fort qu'eux, les entraînoit à ſon gré, dès qu'il les tenoit réunis dans ſes bras. Le reſte de la romance peignoit avec feu tout ce que Gérard & ſa mie avoient éprouvé de peines & de plaiſirs.

Tous les ſpectateurs s'étoient inſenſiblement approchés du jeune Comte, attirés par ſa voix agréable & touchante : il finit par une hymne qu'il adreſſoit à cet enfant, dont il s'étoit

plaint d'abord, & qu'à ſes bienfaits & à ſon pouvoir il avoit reconnu pour être un dieu : Gérard le remercioit d'avoir reçu de ſa main la plus belle & la plus fidelle des mies ; & dans le dernier couplet de ſa romance, ſa voix devint plus éclatante, ſa guitare rendit des ſons plus forts & plus perçans, lorſqu'il oſa porter à toutes les belles le défi de toucher ſon ame, & à tous les Chevaliers de la terre celui de troubler ſon bonheur, & de réuſſir à plaire à celle qu'il adoroit.

La Reine Adélaïde applaudit au défi de Gérard ; quelques jeunes beautés ſoupirèrent en l'écoutant ; Liziard ſeul en fut aſſez jaloux & aſſez irrité pour dire à pluſieurs autres Cheva-

liers : — Ce Gérard, preſque enfant encore, prouve bien quel eſt ſon peu d'expérience, puiſqu'il ſe croit ſi ſûr de la fidélité de ſa mie ; je gagerois bien (ſi j'étois certain qu'elle n'en fût pas prévenue) qu'en huit jours de temps j'amenerois cette mie au point de la ſoumettre à tous mes deſirs. — Gérard l'entendit ; une fureur qu'il contint à peine fit bouillonner ſon ſang : mais la préſence de Louis & d'Adélaïde ne lui permettant pas de donner un démenti formel à Liziard, il ſe contenta de lui dire tout haut avec des yeux étincelans : — Comte, vous préſumez trop de l'art de ſéduire ; la mauvaiſe opinion que vous avez des femmes, vous rend indigne de leurs plus légères faveurs. Pour

moi, je les reſpecte; j'ai même une ſi haute idée des vertus & de la conſtance de celle qui m'eſt deſtinée, que je ſoutiendrois mon opinion par les armes, & par le pari de mon Comté de Nevers contre une poſſeſſion équivalente, ſi quelque téméraire oſoit eſſayer de la rendre infidelle à ſes premiers ſermens. — Liziard rougit; mais il eut l'impudence de ſoutenir ce qu'il avoit avancé. Gérard alors n'étant plus le maître de ſe retenir: — Comte, lui dit-il, je prends à témoin toute la Chevalerie Françoiſe, que je parie mon Comté de Nevers contre celui de Foreſt, que vous n'ébranlerez pas la fidélité de ma mie, dans le terme du temps que vous prenez pour ſéduire ſon jeune cœur. — J'y conſens,

répondit Liziard, en tirant ſon gant, comme Gérard avoit déja tiré le ſien.

Cette ſcène entre les deux Comtes s'étoit paſſée avec tant de promptitude, que Louis & la Reine n'avoient pas eu le temps de s'oppoſer à ce pari, fait en leur préſence au milieu de la Chevalerie Françoiſe, & pendant les fêtes ſolemnelles de la Cour plénière. Louis ne put donc refuſer de recevoir les gages que les deux Comtes vinrent lui préſenter; & Gérard s'obligea par ſerment, à ne faire donner aucun avis à la belle Euriant de l'audacieuſe entrepriſe de Liziard. Il fut donc décidé que ſi Liziard ne pouvoit réuſſir à ſéduire Euriant, il perdroit ſon Comté de Foreſt; & que, s'il pouvoit prouver que la mie

de Gérard étoit devenue infidelle, il entreroit en poſſeſſion de celui de Nevers.

Dès le lendemain, Liziard partit, ſuivi de quelques Écuyers. Il les chargea de beaucoup d'or & de pierreries, & prit le chemin de Nevers. Il arriva dans cette ville un matin, au moment qu'Euriant, ſuivie de ſes Demoiſelles, revenoit de la Meſſe. Dès que Liziard l'apperçut, il deſcendit de cheval, & vint l'aborder avec l'air le plus reſpectueux. — Princeſſe, lui dit-il, quelques affaires m'appelant en Foreſt, j'ai promis à Gérard de paſſer par Nevers pour vous porter ſes tendres hommages, & vous rendre compte de la bonne réception qu'il a reçue de Louis &

d'Adélaïde. — Euriant, qui connoiſſoit le Comte, lui fit l'accueil le plus honnête, & le pria d'aller promptement ſe repoſer, & de venir dîner avec elle. Un mot qu'elle dit tout bas fit avancer un des premiers Barons du pays, qui conduiſit Liziard à ſon hôtel, & s'empreſſa à le lui rendre agréable & commode. Il l'accompagna lorſqu'il fut paré de riches habits; & tous deux allèrent au palais du Comte Gérard, où la belle Euriant ſa fiancée étoit déja traitée en Souveraine. Le ſon des cors annonça le feſtin, dès que Liziard fut entré; la belle Euriant en fit les honneurs avec tant de graces, qu'il falloit que Liziard eût le cœur bien pervers pour n'en être pas véritablement touché,

& pour s'occuper plus de gagner le Comté de Nevers, que des desirs qu'elle étoit faite pour inspirer.

Lorsqu'ils sortirent de table, il lui dit : — Madame, permettez-moi de m'acquitter d'une commission secrette dont Gérard m'a chargé. — Seigneur Comte, lui dit modestement Euriant, je peux tout écouter de sa part, dans les termes où je me trouve avec lui; mais je n'ai point de secret pour Madame Gondrée, & je ne peux ni ne dois vous parler qu'en sa présence. — Liziard, enviſageant cette vieille Gouvernante, la reconnut pour l'avoir plus d'une fois servi dans ses anciennes amours; un clin d'œil qu'il fit à Gondrée, & qui lui fut rendu, lui donna l'assurance de s'expliquer

devant elle. Liziard débuta par mille lieux communs ſur le pouvoir qui l'entraînoit à venir la trouver en l'abſence de Gérard, & finit par offrir ſon cœur & ſa main. Euriant, étant fort gaie de ſon naturel, ſe mit à rire, & dit au Comte qu'elle ne pouvoit prendre cette déclaration que pour une mauvaiſe plaiſanterie, & que cependant elle étoit aſſez étonnée d'en eſſuyer une de cette eſpèce. Liziard, loin de ſe rebuter, appuya tout ce qu'il avoit oſé dire par de feintes larmes & par les ſermens les plus ſacrés, qui ne coutoient rien à ſon ame perverſe. Euriant alors le prit ſur un ton fort haut, lui repréſenta l'horreur de la trahiſon qu'il faiſoit à Gérard, & lui fit même entendre qu'elle

l'en feroit repentir, ſi elle ne craignoit de les compromettre enſemble. Liziard connut bien facilement qu'Euriant étoit trop fidelle & trop ferme dans ſes principes pour qu'il pût eſpérer de la ſéduire ; & ſon unique reſſource fut de chercher à parler en particulier à la Gondrée. Le reſte du jour & le ſouper ſe paſsèrent très-ſérieuſement, de part & d'autre ; & lorſque Liziard fut prêt à ſe retirer, un ſecond coup-d'œil de Gondrée l'avertit qu'elle avoit à lui parler.

La vieille ſcélérate, qui ſavoit, par expérience, que Liziard étoit homme à prodiguer ſes dons pour réuſſir dans ſes deſſeins, épia le moment de le tirer à part. — Je vois, lui dit-elle, que vous adorez ma pupille ; & vous avez

raiſon. Je ne vous ai jamais procuré de maitreſſe auſſi jolie : mais je connois trop l'humeur farouche d'Euriant pour oſer vous promettre aucun accès auprès d'elle, à moins que ce ne ſoit par ſurpriſe. Sa chambre de bains eſt à côté de la mienne, où je peux vous faire cacher : mais cet expédient n'eſt pas encore bien sûr ; car elle eſt d'une ſi ridicule modeſtie, qu'elle s'enferme toujours alors, & que ni moi-même, ni aucune de ſes femmes, nous ne l'avons jamais vue changer de chemiſe. Pour moi, continua Gondrée, je ſoupçonne qu'elle a quelque défaut caché, qui... — Tant mieux, interrompit Liziard. Ah! plut à Dieu, ma chère Gondrée, qu'elle eût en effet quelque marque

ſecrète que je puſſe voir ; tout ce que je deſirerois, ce ſeroit de la bien connoître. Alors il lui conta la gageure qu'il avoit faite, & lui promit une belle terre & une ſomme immenſe, ſi par quelque expédient elle pouvoit le mettre en état de ſauver ſa Comté de Foreſt & de gagner celle de Nevers. — Laiſſez-moi le temps d'y penſer, lui dit-elle; faites le malade, ne déſeſpérez point de la réuſſite, & demain au ſoir vous aurez de mes nouvelles.

Liziard ſe retira chez ſon Hôte, ſe plaignit d'un grand mal de tête. Le lendemain, il envoya faire des complimens à la jeune Princeſſe, & s'excuſer ſur ce qu'il n'étoit pas en état de lui rendre ſes reſpects. Euriant en

fut très-aiſe : la viſite & les propos de Liziard lui déplaiſoient également. Elle fut très-gaie pendant ſon dîner ; elle courut pendant tout le jour, dans ſes jardins, avec les jeunes perſonnes de ſa Cour, & revint le ſoir un peu fatiguée.

Gondrée eſſuya ſon beau front ; & paſſant ſa main ſur ſon cou d'ivoire, elle s'apperçut qu'il étoit humide, & que ſa chemiſe étoit mouillée. Elle fit bien vîte apporter du linge ; & la jeune Euriant, à ſon ordinaire, paſſa dans un cabinet & s'enferma pour en changer. Gondrée, lorſqu'elle reparut, lui fit les reproches les plus tendres ſur cette modeſtie outrée. Euriant en rit d'abord ; mais, voyant que Gondrée s'affligeoit ſérieuſement

de n'avoir pu mériter ſa confiance depuis quatre ans qu'elle étoit auprès d'elle, & voyant même couler des larmes perfides que la ſcélérate avoit à commandement, ſon bon petit cœur ne put y réſiſter. Elle embraſſa Gondrée; elle eſſuya ſes yeux. — Ah! ma Bonne, lui dit-elle, n'ayez pas un ſoupçon injuſte; non, je ne me défie point de vous: mais vous connoiſſez la foi du ſerment; vous connoiſſez de même quelle eſt ma tendreſſe pour Gérard! Eh bien, ma Bonne, je ſens que vous regarderez comme une enfance ce que l'amour me rend ſacré; mais tout ne l'eſt-il pas pour un cœur bien tendre? Ne dois-je pas tenir à l'époux que j'adore, juſqu'à la plus légère promeſſe? Apprenez donc....

— A ces mots, elle lui confia bien ingénument la découverte que Gérard avoit faite d'un ſigne, qu'elle ſe garda bien de lui dépeindre, & finit par lui apprendre le ſerment qu'il avoit exigé d'elle.

Gondrée étoit trop fine pour eſſayer de lui faire des queſtions plus preſſantes; elle eut l'air, au contraire, d'approuver & le ſerment qu'elle avoit fait, & la fidélité qui le lui faiſoit reſpecter. — Vous avez raiſon, ma fille, lui dit-elle; le plus léger badinage devient ſérieux entre deux perſonnes deſtinées à reſter unies juſqu'au tombeau, lorſqu'il peut bleſſer la douce confiance qu'elles ſe doivent l'une à l'autre. — La méchante Gondrée, en parlant ainſi, ſe propoſoit bien déja

de profiter de la confidence qu'Euriant venoit de lui faire. Elle forma ſur le champ dans ſa tête, le plus noir de tous les complots; & prévoyant qu'il lui ſeroit facile de l'exécuter, elle avertit Liziard, par un billet, de ſe rendre chez elle à l'entrée de la nuit. Elle prit ſon temps avec Euriant pour lui perſuader qu'un bain lui ſeroit utile pour ſe remettre de ſa fatigue; elle le fit préparer pour le ſoir; & ſachant bien que ſa pupille s'enfermeroit, comme à ſon ordinaire, pour le prendre, elle fit un trou dans la cloiſon qui ſéparoit ſa chambre de celle où la Princeſſe ſe baignoit. Le Comte de Foreſt l'étant venu trouver ſur la fin du jour, bien déguiſé ſous un manteau gris,

elle le cacha dans une grande armoire.

La jeune Euriant, bien loin d'imaginer que la plus affreuſe trahiſon ſe tramoit alors contr'elle, vint, ſur les huit heures du ſoir, dans la chambre de Gondrée, où ſes femmes la déshabillèrent en partie; &, ſelon l'uſage, elle paſſa ſeule dans ſa chambre de bain, où, ſe croyant bien à l'abri des regards indiſcrets, elle acheva d'ôter juſqu'à ſa chemiſe, & ſe mit toute nue dans le bain. Gondrée, ayant fait retirer les femmes d'Euriant, leur dit de revenir dans une heure pour la ſervir. Elle tira Liziard de l'armoire, & le mit à portée de contempler tous les charmes de ſon élève. A peine l'avide & traître Comte de Foreſt

fut-il ému, en voyant la jeune Euriant auſſi belle que Vénus ſortant de l'onde; le ſcélérat ne méritoit pas même d'avoir des deſirs. Il ne s'occupa qu'à bien reconnoître la jolie violette qu'Euriant portoit au-deſſous de ſon ſein : il la deſſina, pour en conſerver la mémoire; &, ſautant au cou de la vieille Gondrée, il lui renouvela ſes promeſſes. Il ſortit du palais, courut faire préparer ſes chevaux, & partit avant le jour, pour retourner à la Cour de Louis. On fut aſſez ſurpris de l'y voir de retour avant le temps fixé par le pari. Gérard ne douta pas que Liziard, rebuté par les refus d'Euriant, ne fût revenu pour eſſayer de faire quelque accommodement avec lui. Il fut bien

ſurpris lorſque Liziard, montrant plus d'audace que jamais, publia qu'il avoit gagné le Comté de Nevers; qu'à peine avoit-il eu beſoin de deux jours pour y réuſſir, & qu'il ſupplioit le Roi, qui retenoit les gages du pari, d'ordonner qu'Euriant fût appelée à ſa Cour, pour y être convaincue du peu de réſiſtance qu'elle avoit apportée à le rendre heureux. Gérard avoit vainement cherché Liziard depuis ſon retour de Nevers, pour ſe battre contre lui; le lâche Comte de Forêſt l'avoit évité, & ce ne fut qu'en préſence du Roi qu'il put le joindre. On imagine ſans peine quelles durent être ſa ſurpriſe & ſon indignation, lorſqu'il entendit Liziard

ſoutenir qu'il avoit gagné le Comté de Nevers. Il n'étoit plus temps de recourir aux armes ; il falloit que le pari fût jugé.

Un juſte dépit animoit alors Gérard ; & la certitude qu'il avoit que le Comte de Foreſt ſeroit confondu, lui fit accepter la propoſition qui lui fut faite d'envoyer chercher Euriant par un Écuyer, avec ordre de lui dire ſeulement que la Reine Adélaïde la prioit de ſe rendre à ſa Cour, & qu'il étoit aſſez vraiſemblable que c'étoit pour y faire célébrer ſes noces avec Gérard, auquel le Roi fit promettre de ne point écrire. Le franc & noble Gérard obéit avec fidélité, d'autant plus facilement qu'il ſe

croyoit sûr que la petite violette lui ſerviroit à convaincre de menſonge le Comte de Foreſt.

Louis s'étant apperçu de la colère que celui de Nevers ne pouvoit cacher, mit ces deux Chevaliers aux arrêts chez deux hauts Barons, qui ſe chargèrent de les garder juſqu'à ce que la gageure fût jugée.

Euriant reçut l'Écuyer & ſon meſſage avec la joie la plus vive; & partit dès le lendemain ſur une belle haquenée, avec une ſuite convenable à ſa naiſſance. La déteſtable Gondrée eut l'air d'être bien affligée de ſon départ; mais elle s'excuſa de la ſuivre, ſur ſon âge & ſes infirmités, lorſqu'Euriant lui propoſa de l'accompagner.

Cette jeune & charmante Princeſſe, parée de ſes plus riches atours, embellie par la joie de revoir ſon amant, animée par l'eſpérance de lui donner la main en préſence d'une Cour auguſte, arrangea ſon voyage de façon à n'avoir qu'une lieue à faire le matin du jour qu'elle devoit arriver à Paris. L'Écuyer avoit ordre de la conduire au Palais de Louis; & ce fut aux acclamations de tous ceux qui la virent traverſer la Capitale, qu'elle ſe rendit au Palais des Tournelles. Elle fut ſur le champ admiſe à l'audience de Louis entouré de ſes Pairs, & fut très-ſurpriſe de ce qu'on ne l'avoit pas conduite d'abord chez la Reine. Elle le fut également de ne pas voir le Comte de Nevers;

& , malgré l'accueil obligeant que lui fit ſon Souverain , & les louanges qu'il donnoit à ſa beauté, ſes yeux ſe remplirent de larmes.

Les Huiſſiers de la Chambre , ſelon l'ordre qu'ils en avoient reçu , firent entrer le Comte de Nevers & celui de Foreſt , conduits par les deux Barons, qui les avoient ſous leur garde. Le pari fait entre les deux Comtes fut lu publiquement , comme ayant la force d'un traité , ſelon les loix de la Chevalerie , qui donnoit cette ſanction à toute parole entre Chevaliers, lorſque le gage avoit été remis de part & d'autre.

La vertu donne du courage. Euriant , indignée , s'écria : — Ah ! Gérard , comment as-tu pu te réſoudre

de compromettre le nom de ta future épouſe ? La Comté de Foreſt eſt à toi ; mais peut-elle nous dédommager de ce que tu me fais eſſuyer dans ce moment ? Et toi, Liziard, qu'oſerois-tu dire contre moi ? — Rien, répondit-il ; car je vous ai trouvée trop belle, trop docile & trop tendre, pour n'être pas reconnoiſſant du bonheur dont j'ai joui. — Ah ! monſtre, déteſtable menteur, s'écria-t-elle, en tirant un poinçon de ſa tête pour courir l'enfoncer dans ſes yeux. — Louis la retint, & la pauvre Euriant, cédant à la révolution affreuſe qu'elle éprouvoit, demeura ſans connoiſſance. Liziard profita de ce moment pour dire au Roi : — Sire, pour preuve de ce que j'avance,

vance, je certifie que la mie de Gérard a ſous le ſein gauche une violette dont voici la forme. Gérard, qui m'entend, ſait la convention qu'il avoit faite avec elle ; qu'il me démente, s'il l'oſe, maintenant.— Gérard, conſterné, ne put rien répondre ; un déſeſpoir affreux arrêta ſa voix. Louis, ne pouvant ſe réſoudre à croire Euriant coupable, aida lui-même à la porter dans l'appartement de la Reine, la remit entre les mains de deux anciennes Dames de la Cour, & leur dit de vérifier ſi le ſigne, pareil au deſſein qu'il leur remit, ſe trouvoit en effet ſous ſon ſein. Il fut facile à ces Dames de voir la violette, Euriant n'étant point encore revenue de ſon évanouiſſement. Elles

vinrent en faire leur rapport à Louis & à ſes Pairs ; & Gérard, baiſſant les yeux & dans un morne ſilence, ſortit de la chambre de Louis. Les Pairs prononcèrent, quoiqu'à regret, qu'Euriant étoit coupable ; & que Liziard étoit en droit de s'emparer du Comté de Nevers. Ce traître ne perdit pas un moment pour en rendre l'hommage-lige ; &, muni de l'acte qui lui fut expédié par le Grand Référendaire, il partit ſur le champ pour prendre poſſeſſion du Nivernois.

Le malheureux Gérard, ayant la rage & le déſeſpoir dans le cœur, courut à ſon palais, où pluſieurs de ſes proches voulurent le ſuivre. — Laiſſez-moi, leur dit-il avec une ſorte

de fureur ; abandonnez, oubliez pour toujours un malheureux qui va fuir loin de ſa patrie, & qui craint les témoins de ſa ruine & de ſon déshonneur. — Les inſtances de ſes proches & de ſes Écuyers furent inutiles ; il ne voulut jamais permettre qu'aucun d'eux le ſuivît ; il ne voulut pas même, dans l'humiliation qui l'accabloit, ſe couvrir de ſes armes ; & quittant toutes les marques extérieures de ſa dignité, vêtu des habits les plus communs, il ne conſerva que ſon épée. Il monta ſur le meilleur de ſes chevaux, couvert du harnois le plus ſimple ; & partit en laiſſant baignés de larmes tous ceux qu'il s'étoit ſi tendrement attachés.

Il ſortit de Paris à toute bride,

& ſuivit, au haſard, le chemin qui conduiſoit à la forêt de Melun. A peine y fut-il entré, que, s'abandonnant à ſon déſeſpoir, l'infidélité d'Euriant occupa ſeule toute ſon ame : un torrent de larmes coula de ſes yeux; il tomba dans la plus ſombre rêverie; & ſon cheval, ne ſe ſentant plus preſſé, s'arrêta de lui-même pour arracher quelques brins d'herbe dans un des endroits les plus ſolitaires de cette forêt.

Pendant que Gérard s'éloignoit, la malheureuſe Euriant revenoit de l'état de mort où la calomnie de Liziard l'avoit plongée : mais, en ouvrant les yeux, elle ne vit plus qu'une fille du commun, qu'on avoit par pitié laiſſé près d'elle, toutes les

Dames & les Chevaliers, l'ayant abandonnée, la Cour étant indignée de ſon infidélité, & de ce qu'elle avoit cauſé la ruine du plus aimable des Chevaliers.

Le crime découvert éteint toute eſpèce de courage dans les ames viles capables de le commettre; mais ce même courage anime celles qui n'ont aucun reproche ſecret à ſe faire.—Où Gérard eſt-il? qu'eſt devenu Gérard? s'écria-t-elle, en regardant cette fille. Son cri fut ſi douloureux, ſes regards furent ſi touchans, que cette fille en fut attendrie.—Hélas! que me demandez-vous, lui dit-elle?..Gérard, couvert de honte, a perdu ſon Comté de Nevers; il fuit celle qui cauſe ſa ruine & qui lui déchire le cœur.—

Ah ! ma chère amie, dit Euriant, en ſe traînant près d'elle, & lui ſerrant les genoux, ayez pitié de moi. Louis eſt trompé, Liziard eſt un ſcélérat; & j'atteſte le ciel que je ſuis innocente. Ah ! Gérard ! Gérard ! comment peux-tu croire ſi légèrement que ta fidelle amie puiſſe être devenue coupable pour ce monſtre ?

La vérité porte un caractère ſacré qui ſe peignoit alors dans les yeux & ſur les lèvres d'Euriant. La jeune fille commiſe à ſa garde, en eſt touchée; elle conſent à changer d'habits avec cette infortunée. Elle la fait deſcendre par un eſcalier dérobé; elle court lui chercher ſa haquenée; & la tendre Euriant, baiſſant ſon couvre-chef ſur ſon beau viſage, tra-

verſe Paris ſans être reconnue, & vole ſur les traces de ſon amant. Elle eſt aſſez heureuſe pour trouver, de temps en temps, des voyageurs qui, frappés d'avoir vu paſſer un homme d'une figure diſtinguée, couvert de larmes, peuvent marquer la route qu'il a ſuivie; & la fortune, ſe laſſant pour un moment de la perſécuter, la conduit à l'entrée de la forêt, où les traces récentes d'un cheval déterminent la route qu'elle doit ſuivre elle-même.

Euriant eſt conduite par ces traces juſqu'à l'entrée d'une eſpèce de fort; mais l'épaiſſeur des arbres & l'obſcurité qui y règne les lui font perdre de vue. Elle deſcend de cheval pour les remarquer mieux à l'herbe

froiſſée qui les indique encore ; le henniſſement d'un cheval achève de diriger ſa marche. Elle entrevoit ce cheval attaché par ſa bride ; elle entend des plaintes ; elle vole ; & bientôt elle arrive près de Gérard, qu'elle trouve couché ſur l'herbe, la face contre terre, & pouſſant des gémiſſemens ſourds comme un malheureux prêt à perdre la vie. — Gérard ! mon cher Gérard, s'écrie-t-elle, en lui tendant les bras. Le ſon de cette voix ſi préſente à ſon cœur, réveille les ſens engourdis du malheureux Chevalier : il voit avec ſurpriſe, mais avec horreur, Euriant ſi près de lui. — Que viens-tu faire ici, parjure, s'écrie-t-il en fureur ? — Mourir de ta main, lui dit-elle, ou te

perſuader de mon innocence.— Oui, tu mourras, perfide, lui dit-il, & c'eſt le ciel même qui te livre à ma juſte vengeance; je vois qu'on t'a déja rendu juſtice en te dépouillant des nobles ornemens que tu n'étois plus digne de porter; & c'eſt ſans doute la juſtice de Louis & d'Adelaïde qui t'a fait conduire ſur mes pas pour te livrer à ma vengeance. — Ah! que dis-tu, Gérard! s'écria-t-elle : ta fureur peut-elle t'aveugler à ce point? Quel autre pouvoir que celui de l'amour auroit pu me conduire ſur tes traces? Mais je ne vois que trop que j'ai perdu ton cœur, & qu'il s'eſt endurci pour moi. Achève donc de m'arracher la vie : non, je ne peux ſupporter plus

long-temps l'horreur de te paroître coupable ; frappe, Gérard ; éteins d'un ſeul coup mon amour & ma vie, & que mon dernier ſoupir ſoit pour toi.

Gérard ne peut s'empêcher d'être attendri ; il porte enfin ſes regards ſur Euriant, dont il les avoit détournés juſqu'alors : il la voit ſe jeter à ſes genoux. Tranſportée par ſon déſeſpoir, elle arrache ſa collerette ; elle ouvre ſa robe, découvre ſon beau ſein : — Frappe, frappe, Gérard, s'écrie-t-elle de nouveau, en étendant les bras ; ah ! Dieu !..... Gérard eſt agité dans ce terrible moment par l'amour & par les furies. L'action d'Euriant l'émeut bien tendrement : mais ce malheureux voit la

fatale violette, & cette vue ranime toute ſa rage. Il ſe relève furieux, court à ſon épée qu'il a jetée ſur l'herbe : il la tire ; &, détournant les yeux, il revient, d'une démarche mal aſſurée, pour frapper ſon innocente mie. Euriant s'étoit jetée à genoux ; elle préſentoit de nouveau ſa gorge à Gérard. Gérard la regarde, frémit. Non, dit-il, je ne peux me réſoudre à t'arracher la vie ; mais n'eſpère pas me ſéduire : la violette, ton parjure, te condamnent ; je t'abandonne à ton malheureux ſort. — A ces mots, ſans écouter les cris d'Euriant, il court à ſon cheval ; il le détache, s'élance, & s'éloigne à toutes jambes.

Euriant, voyant que Gérard s'é-

loigne d'elle, pouſſe des cris affreux, cherche en vain quelqu'arme pour ſe donner la mort. Elle arrache ſes beaux cheveux, ſe jette ſur la terre, appuie ſon viſage ſur l'herbe pour s'étouffer : mais la Nature, même en ſuccombant à cet état horrible, la défend de la mort, & la laiſſe évanouie & ſans mouvement ſur l'herbe. Elle reſta plus d'une heure ſans aucun ſecours dans cet état funeſte; elle y fût reſtée encore plus longtemps, & peut-être pour toujours, ſi le haſard n'avoit conduit dans ce lieu le Duc de Metz, qui s'étoit écarté du grand chemin, avec pluſieurs de ſes gens, pour aller à la recherche de ſon chien qui s'étoit égaré,

égaré dans le bois à la pourſuite d'un chevreuil.

Le Duc fut bien ſurpris, en voyant une jeune perſonne dont la pâleur, & la mort qu'il croyoit l'avoir frappée, n'avoient pu défigurer les traits & la beauté; il dit à ſes gens de deſcendre, & de voir s'ils lui trouveroient quelque reſte de vie. Ceux-ci répondirent, après l'avoir examinée, qu'elle reſpiroit encore, mais bien foiblement. Il deſcendit ſur le champ lui-même, & lui donna les plus prompts ſecours. Euriant, en reprenant ſes eſprits, fut effrayée de ſe voir entourée par un grand nombre de gens inconnus. Le Duc de Metz lui fit vainement des queſtions ſur l'accident qui l'avoit miſe dans ce

état cruel : il ne put en tirer que de nouveaux gémiſſemens ; & le peu de mots qu'elle prononça, furent pour demander la mort.

Le Duc de Metz, jeune & prompt à s'enflammer, trouva la belle Euriant charmante ; & ne douta point qu'il ne la conſolât facilement, en lui déclarant qu'il la trouvoit aſſez jolie pour la conduire à Metz, & pour lui donner l'état le plus brillant ; il fut même ſi frappé de l'air de nobleſſe qu'elle conſervoit, malgré le déſordre de ſon état préſent, que, dès ce premier moment, il ajouta qu'ennuyé de la vie errante qu'il avoit menée juſqu'alors, il la deſtinoit à partager avec lui la ſouveraineté des trois Evêchés & de la Lorraine.

Euriant ſe défendit long-temps de le ſuivre ; mais, voyant qu'il la relevoit de terre malgré ſa réſiſtance, & qu'il vouloit l'entraîner vers ſon palefroi : — Arrêtez, Seigneur, lui dit-elle, & ſachez quelle eſt la malheureuſe avec laquelle vous vous abaiſſez juſqu'à lui propoſer votre main ; l'état où vous me trouvez eſt une juſte punition de mes crimes. Entraînée dès ma plus grande jeuneſſe aux vices les plus bas, je me ſuis livrée à tout les excès du libertinage ; & dans le nombre infini de mes amans, il n'en eſt aucun qui n'ait éprouvé les plus noires trahiſons de ma part ; je ſens qu'il me ſeroit impoſſible de m'en corriger. Ne vous aviliſſez donc pas en vous chargeant d'une créature in-

fâme, qui ſe ſent accablée de ſes iniquités, & qui veut reſter en ce déſert, pour s'y livrer à la mort qu'elle mérite. — Non, lui répondit le Duc de Metz, en l'entraînant toujours : tout ce que vous avez pu faire juſqu'ici me touche peu; la misère a pu vous entraîner au mal; une fortune brillante rappelera votre ame à des ſentimens plus honnêtes. — Les Chevaliers qui ſuivoient le Duc de Metz, furent indignés de voir leur maître s'obſtiner à s'emparer de cette vile créature, & n'obéirent qu'à regret à l'ordre qu'il leur donna de l'aider à la mettre ſur ſon palefroi; cependant ils furent auſſi ſurpris que le Duc, de voir que la beauté du palefroi, la richeſſe de ſon harnois,

& qu'un bracelet de diamans qu'Euriant avoit oublié de détacher, répondoient ſi peu aux habillemens ſimples dont elle étoit couverte, & aux propos qu'elle venoit de tenir. Le Duc n'en fut que plus vif à ſuivre ſon premier deſſein; &, malgré la réſiſtance & les gémiſſemens d'Euriant, il l'enleva, la conduiſit à Metz, & la remit entre les mains d'une ſœur qu'il avoit, à laquelle il conta ſon aventure, en lui diſant qu'il avoit tout lieu de ſoupçonner qu'une auſſi jeune & belle fille cachoit ſon véritable état, & ne s'étoit accuſée de tant d'infamies que pour ſe dérober à ſon amour. La ſœur du Duc gémiſſoit en ſecret de toutes les foibleſſes de ſon frère; elle étoit bonne,

douce & vertueuſe : elle adopta facilement cette idée, mais elle ſe garda bien d'en inſtruire ſon frère.— Puiſque vous la remettez ſous ma garde, lui dit-elle, puiſqu'elle vous plaît aſſez pour que vous ayiez des vues ſur elle, & pour vous inſpirer le projet inſenſé de lui donner la main, laiſſez-moi donc le temps de l'examiner, de connoître le fond de ſon caractère & de ſon ame; & jurez-moi d'être huit jours ſans me demander à la voir.—Le Duc ne put pas refuſer d'en prêter le ſerment à ſa ſœur, d'autant plus qu'elle avoit eu l'adreſſe de lui faire une propoſition ſi raiſonnable en préſence de ſon Grand-Référendaire & des principaux Seigneurs de ſa Cour.

Nous verrons quel fut le ſuccès des vues ſecrètes de la ſœur du Duc; &, puiſque nous laiſſons la jeune Euriant en de ſi bonnes mains, il eſt naturel de nous occuper du ſort du malheureux Gérard.

Ah! qu'il eſt douloureux de s'éloigner de ce qu'on aime! qu'il eſt difficile de rompre une première chaîne! Eutraîné par le déſeſpoir & par le dépit, Gérard s'éloignoit à toute bride de celle qu'il croyoit infidelle; mais il ne pouvoit arracher de ſon cœur le trait dont il étoit bleſſé. — Suis-je donc le ſeul, ſe diſoit-il, qui ſe ſoit vu tromper par une femme? Salomon, malgré toute la ſageſſe qu'il avoit reçue de l'Eternel, Samſon, malgré tous les

miracles que le Très-Haut faiſoit en ſa faveur, furent ſouvent dupes dans leurs amours. *Celuy qui ſe tient trop aſſeuré dans ſes amours doit pour fol eſtre tenu; bien plus fol encore eſt celuy qui oſe ſa mye éprouver. Bien devois-je laiſſer la mienne en paix; las! qu'ai-je fait quand par malengin ay-je mis la mienne à l'eſſay?*

A ces mots, il ſe rappeloit les doux momens paſſés avec Euriant, toutes les perfections, tous les charmes de ſa mie; &, quoique la violette fût la cauſe de la perte de ſon Comté de Nevers, il ne pouvoit penſer ſans émotion, à la charmante place que cette violette occupoit. La tendreſſe, l'ingénuité, les ſentimens

d'Euriant ſe retraçoient dans ſon cœur, & l'empêchoient de la croire abſolument coupable. Il connoiſſoit Liziard pour être coupable des plus noires trahiſons; des torrens de larmes couloient de ſes yeux, il ſe repentoit d'avoir abandonné ſa mie dans un déſert. — Auroit-elle ſi vivement ſenti ma perte, auroit-elle ſuivi mes pas, ſe diſoit-il, ſi ſon cœur n'eût été toujours auſſi ſenſible pour moi?

En s'occupant de ces idées ſi douloureuſes, Gérard laiſſoit marcher ſon cheval à l'aventure. Ce cheval, qui, connoiſſoit le chemin de Nevers, l'avoit pris ſur le ſoir; &, pendant toute la nuit, il avoit marché ſi légèrement, qu'à la pointe du jour le Comte apperçut de loin un gros

bourg qu'il reconnut pour être l'un de ceux de la frontière de ſes États. La vue de ce bourg lui rappela ſa perte. — Hélas ! diſoit-il, voilà donc ce beau pays où mes pères ont donné des loix, où leur cendre repoſe, où j'ai paſſé ma jeuneſſe, où j'étois aimé d'Euriant, où je devois paſſer des jours ſi heureux avec elle. Hélas ! j'ai perdu par ma faute ce noble héritage ; j'ai fait mon malheur & celui de mes anciens ſujets : j'en étois aimé, ils auroient été heureux ſous mes loix. Je connois Liziard ; il ne s'occupera point de leur bonheur : dur & pervers, il traitera le Nivernois en pays de conquête. En diſant ces mots, Gérard ſentit naître en lui le deſir le plus vif de ſavoir par lui-

même ce qui ſe paſſoit alors à Nevers. Sachant que Madame Gondrée n'étoit point ſortie de cette ville, il oſa former le deſſein d'entrer, bien déguiſé, dans la ville, & conçut l'eſpérance de parler en ſecret à la Gouvernante de ſa mie. — Je ne peux réſiſter (diſoit-il) à la voix qui s'élève dans mon cœur, & qui me dit encore qu'Euriant n'eſt point coupable ; ce n'eſt que lorſque mon malheur me ſera confirmé par Gondrée, que je peux prendre le parti d'oublier ma mie, ou de chercher la mort.

Gérard ſavoit qu'un ancien Ménestrel du Duc ſon père s'étoit retiré dans ce bourg avec ſa vieille femme, pour y jouir paiſiblement des bienfaits de ſon ancien maître. Ce Mé-

neſtrel l'avoit fait danſer ſouvent avec ſa mie, au ſon de ſa vielle, qu'il touchoit mieux que tous les autres jongleurs du pays. Il prit le parti de ſe confier à ce bon-homme, dont il connoiſſoit l'attachement & la probité. Il s'enfonça dans un hallier épais ſur le bord du grand chemin. Il débrida ſon cheval pour le laiſſer paître; &, quoiqu'il fût abattu par la fatigue & le beſoin, il prit le parti d'attendre la nuit pour ſe rendre chez le vieux Ménestrel. Il ſe coucha ſur l'herbe; des fraiſes & quelques fruits ſauvages qu'il baignoit de ſes larmes, furent la ſeule nourriture qui l'empêcha de ſuccomber pendant cette longue journée. Gérard fut tiré deux ou trois fois de ſa profonde rêverie

par le paſſage de quelques Laboureurs, qui cauſoient entr'eux, chemin faiſant; & deux fois il les entendit déplorer la perte de leur ancien maître, maudire le jour qu'il les avoit quittés, & celui de la priſe de poſſeſſion de Liziard. *Bien devons attendre*, ſe diſoient-ils, *maux & outrecuidance de la part de ce Liz'ard; il n'a pas plus de conroy* (a) *dans*

(a) Conroi; c'eſt l'ordre, en ancien langage, comme deſroi veut dire déſordre. Ce mot ancien eſt encore en uſage dans la Maiſon du Roi. Lorſque le Roi ou la Reine s'arrêtent, en voyageant, chez un Prince même ou chez un particulier, & qu'ils y couchent, ou que ſeulement ils y dînent, le Contrôleur de la Maiſon, qui les ſuit, donne cent écus d'or à celui qui reçoit ou le Roi ou la Reine; & il porte ſur ſon état, que c'eſt pour payer le deſroi.

ſa teſte que dans ſon hôtel, où tout va de mal en pis, en perpétuel deſroy.

Dès que le ſoleil fut caché ſous l'horizon, Gérard ſe rendit chez le vieux Ménestrel, après avoir pris la précaution de couvrir ſes traits & ſon teint avec un mêlange de jus d'ache & de ſafran; il connut avec plaiſir que cette teinture le déguiſoit aſſez, pour que ſes ſerviteurs les plus familiers ne puſſent le reconnoître. Il demanda l'hoſpitalité pour une nuit; & le vieux Ménestrel, attendri de voir qu'il portoit l'empreinte de la ſouffrance & de la douleur ſur ſon front, s'empreſſa de lui donner des ſecours. — Mes bons & nobles Maîtres, dit-il à Gérard,

m'ont mis en état de paſſer des jours paiſibles; & je remercie le Ciel, quand il me met à portée de partager leurs bienfaits avec des malheureux. Quelques mets bien reſtaurans, un flacon plein d'un bon vin bien vieux, furent apportés par la vieille épouſe du Ménestrel; & Gérard commençoit à réparer ſes forces épuiſées, lorſque ſon hôte reconnut à ſon doigt une bague qu'il avoit vue ſouvent en lui donnant des leçons de vielle. Ce bonhomme, qui s'étoit ſenti vivement ému en recevant Gérard, acheva, dans ce moment, de le reconnoître. Il fit, en ſe jetant à ſes genoux, un cri perçant qui fit accourir ſa femme. —Ah! c'eſt notre cher Maître, s'écria-t-il: ah! Dieu, dans quel état

le vois-je réduit ! — Gérard les embraſſa tendrement tous les deux, leur confia ſes peines, & leur fit mille queſtions différentes ſur ce qui ſe paſſoit dans le palais. — Hélas ! dit le Ménestrel, je n'ai pu me réſoudre à revoir un lieu qui me rappelleroit les Maîtres que j'ai perdus. Je ne vais plus à Nevers ; ce n'eſt que par les paſſans que je ſais que vos anciens ſujets vous pleurent ſans ceſſe ; qu'il ne règne plus d'ordre ni de dignité dans la Cour de Liziard ; que la vieille Gondrée y eſt reſtée, & que c'eſt la ſeule des anciens ſerviteurs de la maiſon qui n'en ait pas été chaſſée. Gérard treſſaillit en écoutant le Ménestrel, & ſe fit répéter ce qu'il venoit de lui dire de Gondrée. Le bon-

homme ajouta qu'il ſembloit même que Liziard la traitoit avec un air de confiance & de conſidération. — Ah ! leur dit-il, il faut que je voie par moi-même comment ils ſont enſemble : je les ſoupçonne tous deux de la plus infâme trahiſon ; &, duſſé-je périr mille fois ſi je ſuis reconnu, la mort me ſera douce ſi je peux m'aſſurer que ma chère Euriant n'eſt point coupable. Le vieux Ménestrel embraſſa ſes genoux une ſeconde fois, & le conjura de ne point expoſer ſa vie. — Je penſe comme vous, dit-il à Gérard ; je les crois tous deux capables des crimes les plus noirs : mais plus ils ſe ſentent coupables, plus votre mort eſt certaine s'ils vous reconnoiſſent. — Gérard lui remontra

que dans ſon état préſent il n'avoit plus rien à ménager ; qu'il n'étoit point occupé de la perte de ſon Comté : mais qu'il ne pouvoit ſurvivre à l'infidélité de ſa mie, & qu'il n'avoit d'autre moyen pour s'éclaircir, que d'aller lui-même à Nevers.

Le Méneſtrel, le voyant déterminé, ſe trouvant même perſuadé que Gérard n'avoit que cette reſſource pour ſe tirer de ſon état affreux, prit toutes les précautions poſſibles pour achever de le bien déguiſer. Il lui fit prendre ſes houzettes (*a*) ; il le couvrit de ſon vieux manteau : les beaux cheveux de Gérard furent enfermés ſous un bonnet fourré à moitié pelé. Il pendit ſa vielle à ſon cou, avec ſa

(*a*) Eſpèces de bottines.

mallette couverte de peau, & parvint à lui donner tout l'air du plus pauvre & du plus miſérable de tous les Ménestrels. Gérard partit dès le lendemain matin à pied, & fit trois lieues dans les boues & par la pluie pour ſe rendre à Nevers, où, ſur les onze heures du matin, il entra le cœur bien ſerré, mais plus animé que jamais à ſuivre ſon projet. C'étoit un jour de fête; & le peuple commençoit à ſe répandre dans les rues au ſortir de l'office, le ſoleil ayant diſſipé les nuages pluvieux qui l'obſcurciſſoient.

Gérard s'arrêta dans pluſieurs carrefours différens, & tira quelques ſons de ſa vielle, ſelon l'uſage des

Ménestrels, qui se servoient de ce moyen pour se faire appeler dans les maisons. Il entendit plusieurs fois les Bourgeois se dire l'un à l'autre : — Que vient faire ce malheureux jongleur en cette ville, où nous sommes tous en tristesse ? Passez plus loin, mon pauvre ami, lui disoient-ils : Nevers n'est plus ce qu'il étoit du temps de ses anciens Maîtres ; vous mourriez de faim, avant qu'aucun de nous vous appelât. — Gérard versa des larmes d'attendrissement en les écoutant : ils crurent qu'il partageoit leur douleur, & plusieurs lui donnèrent du pain & des gâteaux qu'il mit dans sa mallette avec une bien vive reconnoissance. — Ah ! se disoit-

il, quels nouveaux regrets ne dois-je pas ſentir d'avoir perdu par ma faute des ſujets auſſi fidèles?

Gérard, après avoir parcouru quelque temps la ville, s'approcha du palais, s'aſſit ſur une borne, & ſe mit à jouer de ſa vielle. Perſonne ne l'avoit encore appelé, lorſqu'heureuſement Madame Gondrée ouvrit un balcon, l'entendit, & l'envoya chercher pour amuſer le nouveau Comte de Nevers pendant ſon dîner. Liziard, malgré ſon ſuccès, étoit ſouvent plongé dans une ſombre rêverie. Les remords ne changent pas les ames perfides & criminelles, mais du moins ils les tourmentent aſſez pour ne les laiſſer jamais jouir d'une douce tranquillité. Liziard voyoit ſur

les visages consternés de ses nouveaux sujets à quel point il leur étoit odieux ; il sentoit qu'il méritoit de l'être.

Dès qu'il fut à table, Madame Gondrée introduisit le Ménestrel, qui frémit d'horreur & de colère, en voyant Liziard assis paisiblement à la même table où son père, sa mère & sa chère Euriant avoient fait si longtemps le charme & le bonheur de sa vie. Il prit cependant sur lui d'accorder sa vielle, & de chanter une romance. Il en choisit une qui répondoit au sentiment qui l'agitoit ; c'étoit celle de Guillaume d'Orange-au-court-nez, qui, couvert des blessures qu'il avoit reçues en suivant Charlemagne, venoit prier son foible fils,

Louis le Débonnaire, de lui donner du ſecours contre les Sarraſins. La romance portoit que le fils du grand Charles remettoit l'accord de ſa demande à la déciſion de ſon Conſeil; & que Guillaume, indigné de ſon ingratitude, la lui reprochoit avec fierté, lui montroit ſes bleſſures, lui diſoit qu'il renonçoit à ſon ſervice, à ſon vaſſelage, & qu'il ne voudroit pas même tenir de lui un ſeul éperon (*a*) doré.

(*a*) L'éperon doré étoit la marque de la Chevalerie: les Damoiſels, les Bacheliers & Écuyers n'en portoient que d'argentés. Guillaume, par ces mots, annonce à Louis le Débonnaire qu'il dédaigne ſon ſecours, & que puiſqu'il a pu héſiter à le lui donner, il eſt dégagé de ſon hommage-lige: il lui déclare qu'il n'eſt plus ſon homme, & qu'il ne le reconnoît plus pour ſon ſuzerain.

Liziard fait peu d'attention à la romance de Gérard ; & celui-ci voyant qu'on ne lui dit pas de continuer, ſe lève de ſon tabouret ; & ſe ſentant encore mouillé de la pluie du matin, il s'approche de la grande cheminée de la ſalle, & ſe tient debout dans un des coins de l'âtre pour ſe ſécher. Perſonne ne fait attention au pauvre jongleur ; les Domeſtiques emportent la table, ſe retirent, & Liziard reſte ſeul avec Gondrée. La vieille ſcélérate ſaiſit ce moment pour lui faire des reproches amers ſur ce qu'il n'a rien fait encore pour elle, depuis qu'il eſt maître du Comté de Nevers. Liziard s'excuſe ſur ce qu'il a craint que les grandes récompenſes qu'il lui deſtine n'euſſent découvert le pacte qu'ils

qu'ils avoient fait enſemble, s'il l'eût miſe ſur le champ en poſſeſſion. Il convient qu'il lui doit tout; que ſans elle il n'eût jamais pu voir la violette, & qu'il eût perdu ſon Comté de Foreſt : cependant il regrète qu'elle s'en ſoit tenue à lui faire voir tous les charmes d'Euriant, dont le ſouvenir, dit-il, l'agite plus, lorſqu'il ſe la rappelle, que dans le moment où ſa gageure ſeule l'occupoit. Mais Gondrée rejette bien loin cette idée, en l'aſſurant qu'Euriant ſeroit plutôt morte mille fois, que de manquer à l'amour qu'elle avoit pour Gérard. Liziard, après avoir renouvelé ſes promeſſes à Gondrée, ſort & deſcend pour monter à cheval ; la vieille ſe retire. Gérard ſort de la cheminée, deſcend

par un eſcalier dérobé qu'il connoît, s'éloigne du château, & va ſe réfugier dans le confeſſionnal d'une égliſe, pour cacher le trouble qui l'agite, & pour rendre graces au Ciel de ce que ſa chère Euriant n'eſt pas coupable. C'eſt alors que s'abandonnant à tous ſes tranſports, à peine eſt-il encore un inſtant agité par la fureur que lui doit inſpirer une ſi noire trahiſon : il ne s'occupe que du bonheur d'être sûr que ſa charmante mie eſt fidelle ; il verſe un torrent de larmes, mais elles ne ſont plus amères ; il ſe ſent ranimé par l'eſpérance de la retrouver, de prouver ſon innocence, & de punir Liziard & Gondrée de leurs forfaits. Dès qu'il eſt un peu remis de cette agitation violente, il

ſort de Nevers, & retourne d'un pas léger, chez le vieux Ménestrel. — Ah! mon bon vieux ami, lui dit-il, que ne te dois-je pas, — Gérard lui apprend, avec la joie la plus vive, l'heureux ſuccès de ſon voyage. Le bon homme & ſa vieille femme s'attendriſſent avec lui ſur le ſort de la belle Euriant, qu'il a ſi cruellement abandonnée dans la forêt. Gérard n'eſt plus occupé que de voler à ſa recherche. Il eſſuie les vilaines couleurs qui le défigurent; il reprend ſes habits, ſe repoſe pendant quelques heures, & part, long-temps avant le jour, pour retourner dans la forêt où ſon injuſte dépit l'a ſéparé de ſa fidelle & charmante mie.

La nuit étoit très-obſcure, & deux

ou trois chemins différens ſe croiſant à peu de diſtance du Bourg dont il partoit, il s'égara de celui qu'il auroit dû ſuivre. Ne reconnoiſſant plus le pays, à la pointe du jour il fut forcé de marcher à l'aventure, en priant le Ciel de le conduire ſur les traces d'Euriant.

Gérard marcha pendant trois jours, ſans oſer entrer dans aucune ville, de peur d'être reconnu; quelques pauvres villageois, chez leſquels il s'arrêtoit pendant la nuit, ne purent lui donner aucune notion ſur l'objet de ſa recherche. Sur la fin du quatrième jour, quelques Cavaliers armés qu'il rencontra lui dirent qu'il étoit près de la forêt des Ardennes; & ces Cavaliers le voyant d'une taille avanta-

tageuſe & bien monté, lui propoſèrent de venir avec eux pour ſervir le Comte Galeram dans une expédition. Gérard apprit, par les réponſes qu'ils firent à ſes queſtions, que ce Comte, amoureux d'une belle & jeune héritière du pays, avoit réſolu de l'enlever par la force des armes, & qu'il la tenoit aſſiégée dans ſon château. Gérard étoit né trop généreux pour embraſſer une auſſi mauvaiſe querelle; il réſolut au contraire de ſecourir celle que Galeram vouloit opprimer. Il ſuit ces Cavaliers, & arrive avec eux à la vue d'un Château, que pluſieurs troupes commencent d'entourer. Il prend ſon temps pour ſe ſéparer des Cavaliers; il vole aux barrières du Château, qui s'ouvrent pour

le laiſſer entrer. On le conduit à la Dame du lieu, qu'il trouve plongée dans le plus affreux déſeſpoir. Ses deux frères tombés ſous les coups du redoutable Galeram, l'ont laiſſée ſans défenſe. Gérard lui propoſe de remettre ſon ſort entre ſes mains. Elle l'accepte; il envoie défier Galeram. Le combat entre ces deux terribles adverſaires eſt furieux; Galeram ſuccombe, Gérard eſt vainqueur. La belle jeune Dame, héritière des plus riches états, prend ſoin elle-même des bleſſures de Gérard, ſe prend d'amour pour lui, veut lui donner la main, & le rendre plus puiſſant qu'il n'a jamais été. Mais Gérard, fidèle au ſouvenir de ſa mie, & plus réſolu que jamais à la retrouver ou à

mourir, s'échappe, une nuit avant que ſes bleſſures ſoient refermées, arrive à Châlons, à moitié mort. Il ſe trouve mal en arrivant : un riche Bourgeois, touché de ſon état, le fait emporter chez lui. La fille de ce Bourgeois, très-ſpirituelle & très-jolie, ſe prend d'amitié pour lui & achève de le guérir de ſes bleſſures. L'honnête Gérard, s'appercevant que cette jeune perſonne eſt prête à devenir ſenſible pour lui, la prévient, en ſe faiſant connoitre, & en lui racontant ſes aventures & ſes malheurs. Elle perd toute eſpérance d'en faire ſon ami. — Partez, lui dit-elle, puiſque vous ne pouvez faire le bonheur de ma vie ; votre ſéjour ici devient très-dangereux pour moi. Vous

avez perdu votre mie pour avoir voulu follement éprouver ſon cœur ; ne vous rendez pas encore plus coupable, en me rendant malheureuſe. — A ces mots, elle lui donne un bel épervier ; elle lui fait amener ſon cheval, l'embraſſe, & le fait partir. Gérard éprouve pluſieurs autres aventures ; il en ſort toujours avec gloire, & ſans ſe faire connoître pour l'ancien Comte de Nevers : il ne porte d'autre nom que celui de Chevalier à l'Epervier ; & c'eſt ſous ce nom qu'il arrive chez Milon, Duc de Cologne, qui raſſemble de toutes parts des Chevaliers pour ſoutenir la guerre qu'il a contre les Seſnes (*a*), qui

(*a*) Saxons.

viennent de faire une incurſion dans ſes états.

Gérard ne fut pas long-temps ſans donner des preuves qu'il étoit un des premiers Chevaliers de l'univers, le Duc Milon l'ayant vu porter la terreur dans le rang de ſes ennemis, & renverſer le Duc de Seſnes qu'il auroit fait priſonnier, ſi pluſieurs eſcadrons ne fuſſent venus à ſon ſecours. Le Duc Milon, après cette journée, qui fut à ſon avantage, amena Gérard dans ſon palais, & voulut qu'il y fût logé déſormais.

Si Gérard avoit paru redoutable les armes à la main, il ne parut pas moins charmant à toutes les Dames de la Cour de Milon, lorſqu'il fut déſarmé. La jeune Euglantine, fille du Duc,

ne put s'empêcher d'être émue lorſqu'il fut amené par ſon père. On ſait quelle étoit l'eſpèce de ſalut que les Dames du plus haut parage devoient aux Chevaliers qui leur étoient préſentés au ſortir d'un combat dont ils avoient remporté l'honneur. Les lèvres d'Euglantine ne firent que l'effet d'une feuille de roſe ſur la bouche de Gérard ; mais celles du beau Gérard firent celui d'un trait de feu ſur la bouche d'Euglantine. Une jeune fille d'honneur de la Princeſſe ne put s'empêcher de dire en ſoupirant : — Ah ! que ma Maitreſſe eſt heureuſe ! — Elle avoit dit ces mots aſſez haut pour être entendue. Gérard rougit, & n'en parut que plus beau. La belle Euglantine regarda Florette (c'étoit

le nom de cette jeune fille) avec une ſorte de colère ; & dès qu'elle fut retirée dans ſon appartement, elle la fit appeler pour lui faire des reproches très-vifs ſur l'eſpèce de déclaration qu'elle fit à Gérard. *Dea, Maitreſſe*; répondit Florette, *ſeroit-il donc que mal jalouſie vous poigne* pique *déja pour le Chevalier? ſe meſure-t-on en amours? & ſi de moy voulſit-il faire ſa mye, penſez-vous que je le refuſaſſe? — Taiſez-vous, petite ſotte*, lui dit Euglantine ; *avez-vous villes & fiefs à lui donner comme moy? — Ah! ah! Dame, cuidez-vous donc que villes & fiefs faſſent naître chauds deſirs & fin amour? Bien à foiſon avez-vous charmes pour plaire au Che-*

valier ? Le peu que j'en ay, c'eſt tout mon bien ; mais je ne dis pas que je ne les mette au jeu pour m'en faire aimer.

Euglantine fut très-courroucée de la réponſe hardie de Florette ; elle la renvoya dans ſa chambre, s'enferma dans la ſienne, & ſe mit à penſer *tant amoureuſement, qu'elle ſembloit un bambin qui vient de manger du miel, & ſe paſſoit le bout de ſa langue ſur les lèvres, cuidant y ſentir encore celles de Gérard.*

Les Seſnes, rebutés par la grande perte qu'ils avoient faite dans cette dernière action, furent quelques jours ſans rien entreprendre, & s'occupèrent à conſtruire des machines pour battre la cité, tandis que le Duc Milon employoit

ſes ſoldats & les bourgeois à fortifier ſes remparts. Ces jours, que Gérard regardoit comme perdus, parce qu'il n'étoit rempli que du deſir d'acquérir de la gloire, étoient bien agréables pour celles qui ne s'occupoient que de leur amour. Quelqnes fêtes & des bals que le Duc Milon permit à ſa fille de donner, firent paroître Gérard avec de nouveaux charmes aux yeux d'Euglantine & de Florette. Toutes les deux avoient une très-jolie voix; toutes les deux, occupées de plaire à Gérard, ne négligèrent pas ce moyen de le toucher, & de lui faire entendre le ſecret de leur ame. Euglantine prit un jour un tympanon; & ſes belles mains faiſant voltiger les deux ba-

guettes avec grace, elle chantoit en regardant Gérard du coin de l'œil :

Amour m'a miſe en grand mal-aiſe,
Dolente ſuis par mal d'aimer.

L'inſtant d'après, Florette prit un ſiſtre, & pria Gérard de l'aider à tirer ſes gants. Elle eut l'adreſſe de les retenir aſſez pour que Gérard fût long-temps à lui rendre ce ſervice, & ne put découvrir que peu-à-peu des bras & des mains d'albâtre, que les Graces avoient arrondis. Elle tira quelques ſons plaintifs en regardant d'abord Euglantine ; elle finit par chercher les yeux de Gérard au ſecond vers de ſa chanſon ; & ſa voix douce, & comme retenue par une peine ſecrète, fit entendre ces mots :

Vous chantés, & je meurs d'aimer ;
Trop vous eſt petit de mes maux.

Euglantine ne put tenir au mouvement de la jalouſie qu'elle ſentit alors. Elle interrompit Florette ; & , retirant aſſez bruſquement le ſiſtre de ſes mains : — *Chevalier* , dit-elle , en le préſentant à Gérard , *tant bien nourri* (élevé) *nous paroiſſez eſtre , qu'il n'eſt poſſible que ne ſachiez ouvrer* (vous ſervir) *de ſiſtres & de chants , comme de lance & d'épée.* Gérard , ne pouvant s'en défendre , prit le ſiſtre ; il en tira quelques accords , & fit un grand ſoupir. Euglantine & Florette eſpérèrent toutes deux que ce ſoupir étoit pour elles ; toutes deux cherchèrent à lire dans les yeux de Gérard : mais bientôt elles ſoupirèrent auſſi triſtement que lui , en voyant ſes regards fixés ſur les

cordes de ſon ſiſtre, & en l'entendant chanter :

Hélas ! hélas, je ne vois pas ici
Celle qui tient & mon ame & ma joie.

Euglantine étoit très-vive ; & n'étant plus la maitreſſe de calmer le dépit que lui donnoit cette chanſon : *Sire Chevalier*, lui dit-elle tout bas, *faut que vous ayez le cœur bien failly, quand aimer n'oſez où vous êtes aimé ; bien m'apert que, par ces mots, vous avez voulu m'éconduire.* Gérard, ſe voyant auſſi vivement preſſé, crut pouvoir ſe tirer d'embarras par une feinte. *Belle Damoiſelle*, lui dit-il, *il ne conviendroit pas à ſi pauvre Chevalier que je ſuis, de lever mes yeux en ſi haut lieu ;*

j'avois une mye qui m'étoit ſortable : foi de mariage nous nous étions donné : un père cruel nous a ſéparés, la tient en chartre privée, & ma mort a pourchaſſé de tel randon (de telle force), *que j'euſſe été pendu ou décollé, ſi je n'euſſe fui de ſa vengeance.* — *Ah !* dit-elle, *ſi j'euſſe été votre mye, j'euſſe prévenu la colére de mon père, & je m'en ſerois enfuie avec vous.*

Florette prit le prétexte de dire à ſa Maitreſſe que le Duc Milon alloit arriver, pour interrompre une converſation qui l'alarmoit. Gérard deſcendit ſeul dans un jardin pour penſer à ſa mie ; & Florette, l'obſervant ſans ceſſe, deſcendit promptement dans une ſalle baſſe du château,

qui donnoit ſur le jardin. Elle touſſa pluſieurs fois ; & dès que Gérard regarda vers la fenêtre, elle ſe mit à chanter bien doucement :

Qui ſait guérir du mal d'aimer,
Sy viegne à moi ; car d'aimer ſouffre.

Euglantine l'entendit répéter pluſieurs fois ce refrein ; & quoiqu'elle s'apperçût que Gérard ne faiſoit pas ſemblant de l'entendre, elle appela Florette, lui fit les reproches les plus vifs ; & Florette, ne gardant plus aucune meſure, lui répondit avec hauteur, & lui dit qu'elle étoit bien réſolue de faire tout au monde pour gagner le cœur du Chevalier, & que les avances qu'elle pourroit lui faire ſeroient plus excuſables que celles

qu'une Princeſſe oſoit riſquer vis-à-vis de cet inconnu.

Euglantine n'oſa porter plus loin ſa diſpute avec Florette, celle qui l'avoit élevée étant arrivée dans ce moment. Cette ancienne gouvernante connoiſſoit trop bien le caractère de ſa pupille, pour ne pas juger à ſon émotion, qu'il ſe paſſoit quelque choſe d'étrange dans ſon ame. Elle fit entrer Euglantine dans un cabinet, & s'y prit de la manière la plus douce & la plus affectueuſe pour arracher ſon ſecret. Le cœur d'Euglantine étoit trop plein, trop ému, pour n'avoir pas beſoin d'une confidente. Il eſt ſi doux de parler de ce qu'on aime, qu'une des premières faveurs de l'amour, c'eſt de pouvoir confier

les peines ſecrètes dont il nous accable. La belle Euglantine pencha ſa tête ſur le ſein de ſa gouvernante, & lui fit l'aveu de ſes ſentimens. — Ah ! ma Bonne, dit-elle, il avoit sûrement du poiſon ſur les lèvres ; car depuis le moment qu'elles ont touché les miennes, je n'ai pas joui d'un inſtant de repos, & ce poiſon a fait bien du ravage : je ſens qu'il a paſſé juſques dans mon cœur, & qu'il ſemble même ſe porter juſques dans mes veines. Ah ! dieux, que faire, ma Bonne ? Si jeunette encore, faudra-t-il que je meure du mal d'aimer, tandis que cet état eſt ſi doux, dit-on, pour tout ce qui reſpire ?

La gouvernante tenoit un peu des mœurs de Madame Gondrée : elle

n'étoit pas auſſi ſcélérate qu'elle, à la vérité, mais elle n'étoit pas plus ſévère. Elle aimoit Euglantine. *Raſſurez-vous, ma fille*, lui dit-elle; *grand dommage ſeroit-ce que ſi gente créature & ſi noble Princeſſe mourût de ce mal qu'il eſt ſi doux & ſi facile de guérir. Par tout ce que vous venez de me dire, & par tout ce que j'ai pu voir moi-même, je juge que ce Chevalier eſt prévenu par quelque grande paſſion, qui, juſqu'ici, lui donne pour vous l'air de l'indifférence; laiſſez-moy faire: je ſcay la compoſition d'un breuvage qui lui fera bientôt oublier celle qu'il regrette, & qui le fera tomber à vos genoux, ſi vous pouvez réuſſir à le lui faire partager avec vous.*

Euglantine ſauta au cou de ſa bonne & commode gouvernante, & la conjura de préparer *ce boire amoureux : Pis ne peut m'advenir*, lui dit-elle, *que male mort, & mieux vaut l'encourir contente, que languiſſante & ſouffreteuſe, telle qu'amour me tient.*

Pendant le complot qu'Euglantine & la gouvernante faiſoient enſemble, Florette ſe dépitoit dans ſa chambre; elle imaginoit mille moyens de ſupplanter ſa Maitreſſe, & de s'attacher le Chevalier inconnu. Le dernier de tous fut celui de l'aller trouver pendant la nuit. — Je pourrai, ſe diſoit-elle, cauſer à mon aiſe avec lui; je lui repréſenterai tous les périls qu'il courroit, s'il avoit une intrigue ſecrète

avec la Princeſſe, &.... — Nous ignorons ce que Florette imaginoit de plus ; elle étoit ſi jeune encore : ſon petit cœur parloit pour la première fois.... Il ſeroit indiſcret de chercher à deviner ce qu'il pouvoit lui dire : nous ſavons ſeulement que Gérard n'avoit rien à lui répondre, & que dans le temps où ces deux jeunes perſonnes s'occupoient ſi vivement de lui, le bon & fidèle Chevalier ne penſoit qu'à ſe tirer avec honneur (mais promptement) de la Cour du Duc Milon, & de l'engagement qu'il avoit pris de le ſervir ; il brûloit d'impatience de retourner à la recherche de ſa chère Euriant. Ce fut dans cette vue que, dès le même jour, il alla trouver le Duc Milon,

& qu'il lui propoſa d'envoyer un Héraut à *Régiduf*, Duc des Seſnes, & de lui faire propoſer de terminer la guerre par le combar de tel nombre de champions qu'il voudroit choiſir, ſous les conditions que le parti dont les champions ſuccomberoient, céderoit non-ſeulement à l'autre une Province frontière que tous les deux ſe diſputoient, mais qu'il ſeroit obligé de payer tous les ans un tribut de cent chevaux équipés pour la guerre. Milon, deſirant épargner le ſang de ſes Sujets, ſuivit le conſeil de Gérard. Il envoya ſon Grand Sénéchal, précédé par deux de ſes Hérauts, porter ce cartel à Régiduf; & ce Duc des Seſnes, étonné de la réſiſtance qu'il avoit éprouvée, & ſe confiant

dans ſes forces & ſa valeur, comme dans celles de deux de ſes Sujets auxquels il ne croyoit pas qu'aucun des Chevaliers de Milon pût réſiſter, accepta le défi; répondit au Duc de Cologne qu'il étoit prêt à ſuivre les conditions du cartel propoſé, s'il vouloit combattre en perſonne contre lui, ſuivi de deux de ſes Chevaliers; & que dès le lendemain, au lever du ſoleil, il ſe rendroit, avec deux des ſiens, dans une prairie qui ſe trouvoit placée entre les glacis de Cologne & la première ligne de ſon armée. Le brave Sénéchal, qui connoiſſoit la haute valeur de Milon, prit ſur lui d'aſſurer Régiduf que ſon Maître ne ſe refuſeroit pas à ce cartel, & qu'il pouvoit ſe préparer au

combat pour le lendemain matin.

Milon en effet remercia ſon Sénéchal de s'être auſſi noblement acquitté de ſa commiſſion, & le choiſit, avec Gérard, pour lui ſervir de ſeconds dans cette affaire. Le bruit s'en répandit auſſi-tôt dans le palais & porta les plus vives alarmes dans le cœur des Sujets de Milon, dont ce Prince étoit adoré; mais elles ne purent égaler celles d'Euglantine & de Florette. Elles accourent, éperdues & couvertes de larmes, aux pieds du Duc, pour le conjurer de ne point expoſer ſa tête, de ne pas accepter le défi de Régiduf, & leurs yeux ſe tournoient ſouvent ſur Gérard, en lui demandant cette grace. Milon les embraſſa tendrement, rit

de leurs craintes, & leur dit que ſon honneur & l'amour qu'il avoit pour ſes Sujets ne lui permettoient pas de rejeter un moyen auſſi prompt de finir cette longue & cruelle guerre.

On croira ſans peine que l'un & l'autre renoncèrent au projet qu'elles avoient formé, qu'elles remirent à le ſuivre, après l'évènement d'un combat qu'elles ne pouvoient empêcher. La crainte de perdre un amant adoré peut ſeule réunir deux rivales. Euglantine & Florette ſe retirèrent enſemble, fondirent en larmes, & ſuivirent la foule du peuple, qui couroit remplir les temples, & faire des vœux pour ſon ſouverain : on eut peine à les en arracher, pour les ramener au palais.

L'aube du jour paroiſſoit à peine lorſque les trois guerriers ſe couvrirent de leurs armes. Milon, le ſénéchal & Gérard, montés ſur de vigoureux courſiers, ſortirent ſeuls de la cité, dont ils firent fermer les portes, & s'avancèrent vers la prairie. Le peuple de Cologne couvrit les remparts, pour être ſpectateur de ce combat; & les troupes du duc ſe formèrent ſur le glacis, avec ordre que perſonne ne ſortît des rangs, ſous peine de la vie. Milon entroit à peine dans la prairie, lorſqu'il vit Régiduf s'avancer de ſon côté, ſuivi de deux Seſnes d'une taille giganteſque, tous deux nourris dans les montagnes de Harths, & dont l'aſpect fit frémir de crainte & les ſujets,

& juſqu'aux troupes même de Milon. Les ſix Chevaliers étant en préſence, un héraut s'avança de chaque côté, portant l'acte de la convention réciproque. Ils en firent l'échange ; l'un d'eux reporta celui qui lui fut remis dans le camp des Seſnes, & celui de Milon rentra dans Cologne avec l'acte qu'il avoit reçu.

Les combattans ne tardèrent pas à ſe charger, & jamais rencontre ne fut plus terrible. Le duc Milon & Régiduf brisèrent leurs lances ſans ſe bleſſer ; mais leurs chevaux s'étant frappés de front comme deux taureaux en fureur, tombèrent morts ſur l'herbe, & leurs maîtres reſtèrent étendus ſans connoiſſance. Le ſénéchal fut percé d'outre en outre

par le redoutable Seſne qu'il avoit en tête, & perdit la vie, avec ſon ſang, par cette large plaie. Gérard heureuſement eut le même avantage ſur le Seſne qu'il combattoit; mais, quoique ce dernier eût la gorge percée par la lance de Gérard, le choc du puiſſant cheval qu'il montoit fut ſi violent, que celui du Comte de Nevers fut renverſé ſur ſon maître au même inſtant où le Seſne rendoit le dernier ſoupir.

Gérard ſe débattit avec effort ſous ſon cheval, avant que de parvenir à s'en débarraſſer; & pendant ce temps le Seſne, qui venoit de tuer le Sénéchal, s'appercevant que Régiduf & Milon étoient étendus ſans connoiſſance, il deſcendit de

cheval, & courut ſur ce dernier l'épée haute, pour lui couper la tête ou pour le faire priſonnier. Il étoit déja prêt à le ſaiſir par ſon caſque, lorſque les cris menaçans de Gérard l'obligèrent à le quitter, & à ſe mettre promptement en défenſe. Le Comte de Nevers ayant vu le péril qui menaçoit Milon avoit volé pour le ſecourir : il attaqua le Seſne avec fureur ; & celui-ci, qui ſurpaſſoit Gérard de toute la tête, courut avec la même impétuoſité ſur lui, croyant l'abattre de ſes premiers coups. Gérard, également adroit & léger, ſut les eſquiver ou les parer, & fit bientôt couler le ſang de ſon redoutable ennemi. Le Seſne, furieux de recevoir des bleſſu-

res à chaque nouvelle attaque, mugit de rage dans ſon caſque, comme un taureau qu'un puiſſant dogue a ſaiſi par l'oreille ; il jette ſon épée, tire ſon poignard, & s'abandonnant ſur Gérard, il parvient à le ſaiſir, quoique celui-ci prenne ce moment pour lui plonger ſon épée dans le flanc, au défaut de la cuiraſſe. Le Seſne ſe ſent bleſſé mortellement, fait un dernier effort, renverſe ſous lui le Comte de Nevers, & veut lui plonger ſon poignard dans la gorge ; mais le coup ne porte que dans l'épaule qu'il lui traverſe. Le Seſne, épuiſé par la perte de ſon ſang, ſuccombe enfin, jette un horrible cri, perd ſes forces, & meurt entre les bras de Gérard, qui ſe

relève baigné dans ſon propre ſang & dans celui de ſon ennemi.

Le cri du Seſne expirant avoit été ſi terrible, qu'il avoit rappelé Milon & Régiduf de leur étourdiſſement. Ce dernier ſe relève le premier, en chancelant tire ſon épée, & veut s'élancer ſur Gérard qu'il voit couvert de ſang : mais celui-ci, malgré ſa bleſſure, prévient Régiduf, & d'un coup terrible qu'il lui porte ſur le bras, il lui fait tomber ſon épée : il le ſaiſit, le terraſſe, & lui fait crier merci. Milon ſe relève à ſon tour; il prend l'épée de Régiduf, & reçoit ce prince, devenu ſon tributaire, des mains du brave Gérard.

Le combat étant terminé, quatre

hauts barons furent appelés de chaque côté. Milon reçut la foi de Régiduf, en leur préſence ; la paix fut jurée, de part & d'autre, ſelon le traité précédemment ſigné.

Gérard, comme vainqueur, remit avec nobleſſe aux Seigneurs Seſnes les corps, les armes, les chevaux de leurs compagnons. Régiduf ſe retira, dès le même jour, avec ſon armée ; & Milon, après avoir fait mettre le premier appareil à la profonde bleſſure de Gérard, le fit emporter dans une litière, marchant à cheval à côté de lui. Ce Prince le fit entourer par ſa baronie ; &, le faiſant précéder par ſes trompettes & par ſes hérauts, qui le proclamoient comme le vainqueur de

cette grande journée, il rentra triomphant dans Cologne.

Ce fut aux acclamations générales de l'armée & du peuple de Cologne, que Gérard traverſa la cité ; & la belle Euglantine accourut, ſuivie de ſes femmes, qui portoient des fleurs & des couronnes de laurier. Milon les refuſa toutes. — C'eſt à ce brave Chevalier qu'elles ſont dues, leur dit-il, en leur montrant Gérard ; je lui dois & mon honneur & ma vie. Gérard, affoibli par la perte de ſon ſang & par la douleur que lui cauſoit ſa bleſſure, fut tiré doucement de la litière, & mis ſur un brancard léger, que les Dames de la Cour couvrirent de fleurs, & qu'elles voulurent porter elles-mêmes.

Florette ſaiſit ce moment de ſoutenir ſa tête, qu'elle preſſa plus d'une fois bien tendrement. Rien n'échappe aux yeux d'une rivale ; & quoique Gérard, pâle, abbatu, n'eût point l'air d'être ſenſible à ces douces careſſes, elles rallumèrent la jalouſie d'Euglantine, & la déterminèrent plus que jamais à recourir à l'art de ſa gouvernante. Celle-ci paſſoit pour être plus habile que tous les mires de la Germanie, pour guérir les grandes bleſſures, & Milon lui confia le ſoin de traiter celles de Gérard.

Le corps du Sénéchal avoit été emporté du champ de bataille avec tous les honneurs militaires, & il fut dépoſé dans la baſilique de Cologne,

logne, en attendant les magnifiques obsèques que Milon ordonna de préparer. Sa charge, la plus noble de la Cour, étant vancante, le Duc crut la devoir au Chevalier qui venoit de lui ſauver la vie; & toute ſa Cour applaudit à ſon choix.

On imaginera ſans peine quelles furent les alarmes d'Euglantine & de Florette, tant que les jours de Gérard furent en danger. Malgré le rang de la princeſſe, elle ſuivoit ſouvent ſa gouvernante lorſque celle-ci levoit les appareils, ſouvent ſes belles mains s'occupoient de ce ſoin avec elle, ſans que Gérard put s'en appercevoir. Florette, de ſon côté, ſavoit trouver mille prétextes pour le voir : elle liſoit les Romans de

la Table-Ronde près de ſon lit, & choiſiſſoit toujours ceux qui pouvoient faire entendre à Gérard que l'amour mérite d'être payé par l'amour. Mais plus elle rappeloit cette douce idée, plus le fidèle Comte de Nevers s'occupoit de ſa chère Euriant; & rien ne pouvoit le conſoler d'être hors d'état de partir, & de voler à ſa recherche.

Gérard commençoit à reprendre des forces, & ſa bleſſure étoit preſque refermée, lorſqu'un ſonge affreux vint porter le trouble dans ſon ame. Il lui ſembla voir Euriant entourée de gens armés, qui la conduiſoient en chemiſe vers un bûcher: il lui ſembla que ſa mie lui reprochoit ſa cruauté, qu'elle l'appe-

loit à ſon ſecours ; & l'impreſſion que lui fit cette voix ſi chère, le réveilla tout en larmes, & lui parut être un avis du ciel pour ne pas différer à chercher celle dont il avoit reconnu l'innocence. Il fait un effort, il ſe lève de ſon lit, &, voyant que l'aurore commence à diſſiper les ténèbres de la nuit, il eſſaie de ſe couvrir de ſes armes : mais la douleur que lui cauſe ſa bleſſure, ne lui permet pas même de porter ſon haubert. Cependant, entraîné pat l'amour & par la terreur que le ſonge a portée dans ſon ame, rien ne peut l'arrêter ; il s'enveloppe ſeulement d'un long manteau fourré, ne prend que ſon épée, & deſcend par un eſcalier dérobé pour aller

vers les écuries : il eſpère avoir la force d'y ſeller lui-même un cheval, & de ſortir de Cologne avant que perſonne ſoit réveillé dans le palais. Mais le froid du matin le ſaiſit ; l'effort qu'il fait en pouſſant la porte peſante de l'écurie, fait rouvrir ſa bleſſure : ſon ſang coule, & l'inſtant d'après il tombe ſans connoiſſance. Heureuſement la gouvernante d'Euglantine traverſa, peu de momens après, cette même cour ; elle alloit cueillir des herbes avant le lever du ſoleil, pour compoſer de nouveaux appareils. Son étonnement fut extrême, en voyant un homme étendu près de la porte de l'écurie, & le pavé rougi par du ſang ; elle jette de grands cris : on accourt ; on relève

celui qu'on croit être assassiné. La gouvernante reconnoît Gérard, le fait porter dans son lit, lui rend l'usage de ses sens, & lui fait les plus tendres reproches sur son imprudence, & sur le dessein qu'il a de quitter la Cour de Milon.

Gérard pénétré de son état présent, & touché des soins de la gouvernante, lui dévoile le fond de son ame, lui raconte toutes ses aventures, la conjure de hâter sa guérison, & lui demande un secret inviolable.

La gouvernante connut bien, par ce récit, qu'elle n'avoit d'autre ressource que celle d'un pouvoir surnaturel. Elle fut d'ailleurs fort aise de savoir qu'il étoit, par sa naissance, digne d'épouser Euglan-

tine ; & craignant qu'emporté par une paſſion auſſi vive, il ne cherchât bientôt quelque nouveau moyen de s'échapper, elle n'héſita plus à compoſer un philtre pareil au boire amoureux, que la blonde & charmante Yſeult & le brave & beau Triſtan avoient autrefois partagé. L'aventure de l'évaſion que Gérard avoit tentée, fut tenue ſecrète ; mais, dès le même jour, la gouvernante employa tous les ſecrets de ſon art pour compoſer ſon philtre, qu'elle remit entre les mains d'Euglantine, en lui diſant de l'apporter elle-même au moment où l'appareil du ſoir ſeroit levé.

On croira ſans peine qu'Euglantine fut exacte à ſe rendre près de

Gérard, à l'heure marquée. L'adroite gouvernante assura le blessé que ce baume, pris intérieurement, hâteroit sa guérison. Il n'osa le refuser, le vase étant présenté par la main d'Euglantine, la voyant elle-même en faire l'essai. Il but la liqueur dangereuse; & celle qui la lui présentoit ne put douter de sa puissance, lorsque, reprenant le vase de sa main, elle sentit qu'il baisoit tendrement la sienne.

La gouvernante, voulant achever de tromper Gérard & ceux qui se trouvoient alors dans la chambre, dit qu'il falloit laisser reposer le blessé, tira ses rideaux, & sortit avec sa pupille, en l'abandonnant aux nouveaux sentimens qu'elle prévoyoit

devoir s'emparer de ſon ame. Hélas! elle ne réuſſit que trop bien dans ſes deſſeins : étourdi par la force de ce philtre, Gérard ferma bientôt les yeux, s'endormit : mais ce ne fut plus ſa fidelle mie qu'il revit dans ſes ſonges; l'image d'Euglantine fut la ſeule qui ſe préſenta : jamais ſon imagination n'avoit pu lui peindre Euriant avec plus de charmes ; & lorſqu'il ſe réveilla, ſéduit par le nouveau feu qui brûloit dans ſon ſein, il prit pour un véritable amour les deſirs ardens qu'il ſentoit naître. Il n'avoit jamais aimé que ſa mie : ſon peu d'expérience lui fit croire qu'il la retrouvoit dans Euglantine. La tendre Euriant fut oubliée ; & nous nous garderons bien de rap-

porter mille petits détails du bonheur imparfait qui ſoutint ſon illuſion. La gouvernante d'Euglantine ne fut pas plus ſévère que la vieille Gondrée. Sa pupille étoit aſſez heureuſe pour avoir bu du même philtre. Il lui faiſoit oublier l'art qu'elle avoit employé pour ſéduire Gérard : les deſirs ſans ceſſe renaiſſans de ce beau Chevalier égaloient preſque les ſiens ; Euglantine ne deſiroit rien au delà du bonheur dont elle jouiſſoit. Peut-être arrive-t-il quelquefois que bien de nouvelles Euglantines partagent, ſans aucun preſtige magique, une ſi douce illuſion avec elle. Mais abandonnons, pour quelque temps, ces deux êtres, qui ne connoiſſent plus que les plaiſirs de l'amour ; & qui ne

jouiſſent pas de ce ſentiment intérieur qui le rend maître ne nos ames; de ce ſentiment profond qui peut apprécier les deſirs comme un bienfait nouveau de ce dieu, mais non comme le plus néceſſaire. Occupons-nous plutôt de la tendre & malheureuſe Euriant; elle ſeule en ce moment, doit intéreſſer un ame honnête & ſenſible.

Le Duc de Metz, lorſqu'il remit Euriant entre les mains de ſa ſœur, n'avoit pas prévu l'obſtacle qu'il apportoit lui-même à ſes deſirs. L'aimable Alfrède (c'étoit le nom de cette ſœur) étoit une des princeſſes les plus vertueuſes de l'univers. Elevée avec un de ſes couſins, comme Euriant avec le ſien, elle avoit été

preſque auſſi ſenſible qu'elle : mais n'ayant point eu pour gouvernante Madame Gondrée, elle n'avoit connu que le bonheur d'aimer ; & ſon amant ayant perdu le jour dans un tournoi, la religion ſeule l'avoit empêchée de ſe donner la mort : une douleur profonde l'avoit pénétrée ; & ſon ame, tendre & ſenſible, s'élevant à la ſource des conſolations intérieures, elle avoit fait le vœu de conſacrer le reſte de ſa vie au culte des autels. Son frère, qui l'aimoit tendrement, l'avoit empêchée de prendre le voile, & la retenoit dans ſon Palais : mais, quelque mariage ſortable qu'il eût pu lui propoſer, Alfrède étoit reſtée inébranlable dans la réſolution de paſſer

ſa vie dans la retraite & dans la prière.

Le Duc de Metz, en remettant Euriant entre ſes mains, ne lui cacha rien de ſon aventure, ni des propos étranges que cette jeune perſonne avoit tenus dans les premiers momens de ſon enlèvement. Alfrède en eut horreur : mais ayant jeté les yeux ſur Euriant, qui tenoit les ſiens baiſſés en ſa préſence, elle la trouva ſi jeune, ſon air lui parut ſi doux & ſi modeſte, qu'elle ſe ſentit émue par une tendre pitié. Elle chargea celle de ſes femmes, en qui elle ſe confioit le plus, de veiller ſur cette jeune fille, de la loger auprès d'elle, & de lui rendre compte de ſa conduite, & des propos qu'elle tiendroit

droit lorſqu'elle ſe trouveroit en liberté.

— C'eſt un ange, dit quelques jours après cette femme à la Princeſſe; oui, Madame, c'eſt un ange que vous m'avez confié. Depuis qu'elle eſt près de moi, la pauvre enfant paſſe ſa vie dans la prière & dans les larmes. Non, je ne peux la croire criminelle; je penſe bien plutôt que quelque grand malheur lui fait cacher ſon état & ſon nom. Je l'ai priée vainement de m'ouvrir ſon cœur; peut-être, Madame, réuſſirez-vous mieux vous-même à pénétrer ſes ſecrets: permettez que je vous l'amène. — Alfrède y conſentit; & cette femme alla chercher

Euriant, qui vint avec elle en tremblant.

En entrant dans la chambre d'Alfrède, elles trouvèrent la Princeſſe en prières. Euriant ſe mit à genoux derrière elle; elle s'apperçut qu'Alfrède pouſſoit des ſoupirs douloureux, & qu'elle verſoit des pleurs en levant ſes bras vers le ciel : Hélas ! ſe dit-elle, elle eſt donc malheureuſe ! mais ſes maux ne peuvent naître ni de l'injuſtice, ni de l'abandon d'un époux adoré. — Cette idée funeſte fit, en ce moment, une ſi forte impreſſion ſur elle, qu'elle perdit connoiſſance, & qu'elle tomba ſur ſes mains, en pouſſant un cri qu'elle ne put étouffer. Alfrède ſe

releva, courut elle-même pour la ſecourir; elle aida la femme qui l'avoit amenée à la porter ſur un lit de repos; elles la délacèrent pour l'aider à reſpirer; & découvrant ſon beau ſein, Alfrède apperçut la violette. Elle la conſidéroit encore, lorſqu'Euriant, en reprenant ſes eſprits, fit un nouveau cri, referma promptement ſon corſet & ſa collerette, & ſe mit à verſer un torrent de larmes. — Que pouvez-vous craindre de nos ſoins pour vous, lui dit doucement Alfrède?—Ah! Madame! Madame! s'écria-t-elle, pardonnez à mon premier mouvement. Hélas! ce que vous venez de voir eſt la cauſe de mes malheurs, & le ſera bientôt de ma mort. Non, s'écria-t-elle une ſecon-

de fois, en ſe jetant à ſes pieds; non, je ne peux réſiſter à l'horreur de paroître plus long-temps criminelle aux yeux de la vertu même! Hélas! Madame, vous rougirez peut-être de ma première foibleſſe: mais vous êtes trop bonne pour n'être pas touchée de mes malheurs. — A ces mots, elle alloit commencer le récit de ſes aventures, lorſque Alfrède, cédant à la douce ſympathie, l'embraſſa, la fit aſſeoir auprès d'elle; & l'ayant à la fin calmée, Euriant lui fit un récit fidèle de ſes infortunes.

Alfrède ne put l'écouter ſans verſer bien des larmes; elle l'embraſſa tendrement: Hélas! Madame, lui dit-elle, quelque malheureuſe que

vous ſoyiez dans ce moment, l'eſpérance vous reſte ; la juſtice & la bonté du Ciel peuvent vous réunir avec votre époux, & vous lui prouverez votre innocence : mais moi, malheureuſe, rien ne peut finir mes peines & mes regrets ; j'ai perdu celui qui m'attachoit à la vie : ſuivez-moi, je m'expliquerai mieux.— A ces mots, elle la conduit dans ſon oratoire ; elle ouvre une petite armoire, en tire une boîte d'or formée en cœur : — Voilà, lui dit-elle, tout ce qui me reſte du plus aimable des Chevaliers. Ce cœur qui n'aima que moi, fut percé d'un coup de lance ; & le même coup a porté les regrets & la mort dans le mien. — Euriant baiſa reſpectueuſement

ces triſtes reſtes : — Ah ! lui dit-elle, je ne ſens que trop que rien ne peut vous conſoler ; mais ſi la plus tendre amitié peut apporter quelque adouciſſement à vos peines, c'eſt ſur ce gage ſacré que je vous jure de vous être attachée juſqu'au dernier ſoupir. Mon amant voit encore le jour, mais c'eſt pour me déteſter : Ciel ! pourſuivit-elle, comment a-t-il pu ſoupçonner ma foi ? quelque fortes que fuſſent les apparences, devoit-il me condamner ſans m'entendre ? Non, Madame, je n'eſpère plus rien : mon ſort eſt auſſi cruel que le vôtre ; & mon ſeul eſpoir, mon ſeul deſir, c'eſt de paſſer les reſtes d'une vie infortunée auprès de vous, & de

mêler tous les jours mes larmes avec les vôtres.

Alfrède & la belle Euriant ſe jurèrent ſur ce cœur l'amitié la plus fidelle. De ce moment, Alfrède ne voulut plus qu'Euriant eût un autre appartement que le ſien. Elles partagèrent le même lit, les mêmes petits ouvrages, & tous les foibles moyens qu'elle imaginoient pour ſe diſtraire de la douleur profonde qui les pénétroit. Alfrède aimoit les oiſeaux, & ſouvent elle s'amuſoit à les apprivoiſer & les nourrir elle-même. Euriant s'en amuſa bientôt comme elle. Une belle alouette hupée, qu'un oiſeleur venoit de prendre, lui parut plus digne de ſes ſoins que tous ſes autres oiſeaux; elle la portoit ſouvent

ſur ſon ſein, & la faiſoit manger en ſon giron. Se promenant un jour dans la campagne avec Alfrède, elles s'étoient aſſiſes à l'ombre, & chacune d'elles diſputoit ſur la beauté de l'oiſeau qu'elles avoient apporté. Alfrède faiſoit admirer à ſon amie les couleurs changeantes du cou de ſa tourterelle; Euriant, voyant que la couleur griſe de ſon allouette, ni même ſa belle huppe, ne pouvoient égaler l'arc-en-ciel du cou de la tourterelle, tire en badinant un ſaphir qu'elle avoit à ſon doigt, & le paſſe au cou de ſon alouette pour la parer. Ce ſaphir étoit monté ſur l'anneau qu'elle avoit reçu de Gérard le jour de leurs fiançailles, & leurs noms y étoient gravés. Tandis que

les deux jeunes amies diſputoient encore ſur la préférence que méritoient leurs oiſeaux, Alfrède ſoutenant que les parures de la nature ſont préférables à toutes celles qu'on eſſaye de lui donner, une autre alouette planoit ſur leur tête ; le mois de mai répandoit alors le vert brillant, les fleurs ſur la nature, & les deſirs dans tous les êtres ſenſibles. Les yeux perçans de l'alouette élevée dans les airs, apperçurent celle que la belle Euriant tenoit dans ſon giron : elle chanta, & ce chant étoit le cri de l'amour ; l'alouette d'Euriant l'entendit : ingrate aux ſoins de ſa jeune maitreſſe, elle s'échappa de ſes mains, s'éleva vers ſa compagne ; & toutes les deux

battant des aîles de plaiſir en ſe rejoignant, ſe perdirent enſemble dans le vague des airs. On imagine ſans peine quelle dut être la douleur d'Euriant en perdant le ſeul gage qui lui reſtât de l'amour de Gérard. — Ah! s'écria-t-elle douloureuſement, cet anneau m'eſt enlevé comme ſon cœur : quel pronoſtic pour moi! — Son amie fit de vains efforts pour la conſoler. Elle rentra conſternée dans le palais, & paſſa toute la nuit dans les larmes.

Le lendemain matin ont vint annoncer à la Princeſſe Alfrède un des principaux Chevaliers du Duc de Metz ſon frère. Ce Prince, après avoir remis Euriant entre les mains de ſa ſœur, avoit été forcé de partir pour

aller défendre ſes frontières contre les Comtes d'Alſace & de Bitche qui s'étoient réunis pour les attaquer. Le Duc de Metz, après quelques actions particulières, avoit remporté ſur eux une victoire déciſive ; il leur avoit enlevé pluſieurs étendarts qu'il envoyoit à ſa ſœur, en annonçant ſon prochain retour. Le Duc avoit fait partir d'abord un Chevalier nommé Meliatir, avec l'ordre ſecret de s'informer quelle avoit été la conduite d'Euriant en ſon abſence, & de lui dire qu'il étoit toujours dans les mêmes diſpoſitions pour elle. Le Duc, qui croyoit Meliatir digne de ſa confiance, n'avoit caché ni ſon amour, ni ſes ſoupçons à ce Chevalier ; & Meliatir avoit toujours

passé sa vie avec des femmes assez perverses pour lui donner mauvaise opinion de ce sexe, & pour le croire capable de toutes les infamies dont Enriant s'étoit elle-même accusée. Il fut très-surpris de voir cette jeune personne dans une aussi grande faveur auprès de la Princesse, & d'apprendre même qu'elle n'avoit plus d'autre lit que le sien ; il fut frappé de sa beauté, dès qu'elle parut à ses yeux dans cette simple parure du matin qui sied si bien à la jeunesse. Alfrède avoit fait entrer Meliatir dans son appartement, peu de momens après être sortie de son lit ; & la belle Euriant n'avoit eu que le temps de s'envelopper d'une robe, & de relever à moitié sous sa coëffure les

boucles de cheveux qui s'en étoient échappés. Elle parut charmante à ce préſomptueux Chevalier : mais ni la nobleſſe de la figure d'Euriant, ni la faveur dont Alfrède l'honoroit, ne détruiſirent dans ſon ame vile & capable de tous les crimes, l'idée de ceux qu'il croyoit qu'Euriant avoit autrefois commis : la regardant comme une conquête facile, il chercha les moyens de la voir en particulier.—Le pis qui puiſſe m'en arriver, ſe dit-il, c'eſt de la trouver cruelle ; ſi le Duc en eſt un jour inſtruit, il ne pourra trouver étrange, après tout ce qu'il m'en a dit lui-même, que j'aie éprouvé ſa vertu : je ſaurai même m'en faire un mérite auprès de ce Prince, en lui diſant que j'ai voulu ſavoir

par moi-même si l'étrange aveu qu'elle a fait n'étoit qu'une feinte. — Plein de cette idée, il prit un moment où la jeune Euriant avoit couru pour ouvrir une fenêtre assez éloignée, croyant avoir entendu le chant de l'alouette qu'elle avoit perdue la veille: il l'aborda d'un air respectueux, & lui dit que le Duc de Metz l'avoit chargé de lui parler en particulier, pour une affaire importante qui regardoit la Princesse Alfrède, & que le Duc ayant appris la tendre amitié qui l'unissoit avec sa sœur, il la choisissoit pour la prévenir sur les propositions qu'il avoit à lui faire. Comment l'innocence, hélas! pourroit-elle se défendre du crime réfléchi? ... Euriant prenoit un trop

vif intérêt à la Princeſſe, pour héſiter d'écouter Meliatir. Elle connoiſſoit tous les appartemens du Palais : elle en choiſit un où, ſans crainte d'être interrompue, elle pouvoit écouter Meliatir, & l'y conduiſit elle-même. Il douta moins alors des mœurs d'Euriant par l'attention qu'elle avoit de le conduire dans un appartement écarté. A peine furent-ils entrés dans la chambre, que Meliatir en ferma la porte, embraſſa les genoux d'Euriant, & lui fit la plus brufque de toutes les déclarations. Euriant en fut indignée, & voulut ſortir de la chambre : Meliatir, aimant à croire que ce premier refus n'étoit qu'une feinte, s'empara de ſes mains ; il oſa

plus encore, il la prit dans ſes bras. L'auteur ne dit point par quel haſard Euriant, le moment d'après, n'eut plus d'autre moyen pour ſe défendre des attentats de ce ſcélérat, que de lui donner un coup de pied dans le viſage, aſſez violent pour lui briſer la moitié des dents, le défigurer, & le mettre tout en ſang : il lui fut facile alors de s'échapper des bras de Meliatir étourdi de la violence du coup, & de celle de la douleur.

Euriant retourna très-émue dans la chambre de la Princeſſe ; mais trop vertueuſe pour tirer vanité d'un pareil triomphe, trop bonne pour accuſer un lâche qu'elle avoit puni,

elle garda le ſilence. Pour Meliatir, après avoir eſſuyé ſon ſang, il ſe retira, la rage dans le cœur, par un eſcalier dérobé, cherchant à cacher ſa honte & ſon état, & alla ſe renfermer en méditant tous les projets de la plus noire vengeance.

Le traître connoiſſoit les appartemens du palais; il ſe munit d'un poignard, &, ſur la fin du jour, il ſe cache, pendant le ſouper de la Princeſſe, dans l'intérieur de ſon appartement : il attend qu'elle ſoit couchée, à ſon ordinaire, avec Euriant; il leur laiſſe tout le temps néceſſaire pour s'endormir profondément. Sortant alors, avec des ſouliers de feutre, de ſa retraite, il s'avance doucement près du lit; il entr'ouvre les

rideaux ; un foible rayon de la lune lui fait reconnoître Alfrède ; il la poignarde, & le coup lui perce le cœur ſi rapidement, qu'elle expire ſans jeter le moindre cri. Le ſcélérat, avec la préſence d'eſprit qu'une ame atroce peut ſeule conſerver dans le crime, prend doucement la main d'Euriant, la poſe ſur le ſein d'Alfrède, ſe retire, & ſort du palais ſans être apperçu.

Le Duc de Metz, pendant cette même nuit, avoit profité de la clarté de la lune ; il étoit parti ſur le ſoir de Nancy ; des chevaux de relais, pris à Pont-à-Mouſſon, l'avoient conduit aux portes de Metz au lever du ſoleil : plus il s'étoit rapproché d'Euriant, plus la paſſion qui l'animoit

pour elle s'étoit rallumée ; il revenoit victorieux ; &, desirant revoir Euriant & sa sœur à leur réveil, il espéroit les surprendre, recevoir les caresses d'une sœur tendrement aimée, voir celle dont il conservoit l'idée la plus charmante, annoncer lui-même & sa victoire & la paix à ses Sujets ; & quand il entra dans Metz, il crut arriver au terme de la plus douce & de la plus paisible félicité : un rêve si flatteur alloit être suivi du plus affreux réveil.

Il entre dans la cité, les Gardes le reconnoissent, jettent des cris de joie ; le peuple se réveille, court aux portes, aux fenêtres, reconnoît son Souverain ; & les acclamations le suivent, le précèdent même jusqu'aux

portes du palais. Les femmes d'Alfrède courent à la porte de la chambre de cette Princeſſe pour la réveiller ; & le premier ſpectacle qui s'offre à leurs yeux, c'eſt un ruiſſeau de ſang qui paroît avoir coulé juſqu'au-delà de cette porte. Elles l'ouvrent avec précipitation ; le Duc de Metz, qui les ſuit de près, entre avec elles : le premier objet qui s'offre à ſa vue, c'eſt Alfrède poignardée, & Euriant qui s'éveille, tenant encore ſa main enſanglantée ſur le ſein de cette Princeſſe. Des cris affreux s'élèvent de toutes parts ; Euriant jette le plus douloureux de tous ; &, ſe penchant ſur le viſage froid d'Alfrède, elle s'évanouit.

Toutes les apparences accuſoient Euriant de ce meurtre horrible : les

faux aveux qu'elle avoit faits au Duc dans la forêt pour l'éloigner d'elle, la font paroître à ce Prince capable de ce noir forfait. Son amour s'éteint; il n'écoute que ſa fureur : il fait arracher Euriant du corps inanimé qu'elle embraſſe encore, & la fait enfermer dans une priſon obſcure. Bientôt toute la haute Baronie arrive, & ſe raſſemble près de ſon Souverain ; ils le trouvent baigné de larmes. Ce Prince leur montre le corps enſanglanté de ſa ſœur, & raconte toutes les circonſtances qui font croire Euriant coupable de ce crime : Meliatir, qui paroît dans ce moment, ſe porte accuſateur contre Euriant, l'accuſe de félonie au premier chef, & demande que, ſelon les loix, elle ſoit

condamnée à perdre la vie dans un bûcher d'épines. Un ſeul Chevalier (c'étoit le Grand Référendaire) ſuſpend l'arrêt qui va la condamner : il fait ſentir aux Chevaliers aſſemblés, qu'il eſt peu vraiſemblable qu'une perſonne de cet âge ait pu ſe porter à commettre un pareil crime ; qu'il l'eſt moins encore qu'elle ſoit reſtée tranquille auprès du corps d'Alfrède, après l'avoir aſſaſſinée : il ramène le plus grand nombre des Chevaliers à ſon opinion. Le Duc eſt éperdu ; il écoute Meliatir & le Référendaire, tour-à-tour, ſans ſe décider ; & ce dernier prend ce moment pour lui rappeler que le Comte de Bar, ſon oncle, paſſe pour être l'oracle de ſon temps & le plus juſte de tous les

Princes ; il le conjure de le faire appeler pour avoir ſon avis, & de ſuſpendre l'arrêt d'Euriant juſqu'après ſon arrivée & ſa déciſion.

Le Duc de Metz, quoique fortement prévenu contre Euriant, craignit d'enſanglanter ſon arrivée par un ſupplice injuſte ; &, de peur qu'un jour il ne lui fût reproché, ce Prince ſuivit l'avis de ſon Grand Référendaire : il écrivit à ſon oncle, & ſe contenta d'ordonner qu'Euriant fût gardée dans la priſon : un reſte de pitié pour elle lui fit même ordonner qu'elle ne manquât de rien, & qu'une des femmes de ſa ſœur adoucît par ſa préſence l'horreur d'une détention qui pouvoit être injuſte, quoique les apparences les plus fortes dépoſaſſent

contr'elle. Celle des femmes d'Alfrède à qui Euriant avoit été d'abord confiée, s'offrit d'elle-même pour aller lui tenir compagnie ; cette fille vertueuſe, quelqu'affligée qu'elle fût de la mort de ſa Maitreſſe, avoit une trop haute idée de la belle Euriant, pour la croire capable d'un crime auſſi déteſtable : elle courut à la priſon ; elle eut peine à calmer ſon déſeſpoir ; elle la trouva dans un état affreux, ſes cheveux épars, ſon ſcin meurtri, demandant la mort, & cherchant tous les moyens de ſe la donner.

Quelque ſenſibles que nous ſoyions aux nouveaux malheurs d'Euriant, nous ſommes obligés de retourner à Gérard, qu'elle adoroit toujours, quoiqu'il fût cauſe de toutes les peines

nes mortelles qui l'accabloient, & quoiqu'involontairement il fût alors bien coupable. Le boire amoureux avoit tellement troublé la raiſon de l'ancien Comte de Nevers, qu'Euriant étoit abſolument bannie de ſon ſouvenir. Euglantine avoit l'art de lui préparer ſans ceſſe de nouvelles fêtes, & de les diſpoſer de façon à ſe ménager ſur leur fin quelque rencontre imprévue avec celui qui ne connoiſſoit plus d'autre bonheur que le plaiſir. L'auteur prétend même que Florette eut l'adreſſe de profiter quelquefois du trouble dans lequel le philtre captivoit tous les ſens de Gérard : mais nous avons trop bonne opinion des filles de dix-ſept ans, pour croire qu'elles prodiguent leurs

faveurs, ſans être sûres d'être véritablement aimées.

Les amours d'Euglantine & de Gérard devinrent ſi publiques, que la gouvernante craignit que quelques vieilles ſcrupuleuſes, ou quelques barbons bien triſtes & bien fachés de n'être plus aimables, n'allaſſent faire quelques rapports au Duc Milon. Elle réſolut de les prévenir; &, s'enfermant avec le Duc dans ſon cabinet, elle lui révéla les ſecrets que Gérard avoit eu l'imprudence de lui confier; elle l'avertit même de la paſſion que ſa fille avoit pour lui. — Il a tout ce que vous pouvez lui deſirer, dit-elle, du côté de la naiſſance, du courage & de la renommée; profitez du trouble que j'ai pu répandre dans ſon

eſprit. Qui pourriez-vous choiſir parmi tous les Chevaliers qui fût plus digne de devenir votre gendre ? — Milon en convint, & dès le même jour il fit appeler ſa fille en ſa préſence ; il leur propoſa de les unir. Euglantine trouva ſa réponſe dans ſon cœur ; Gérard la chercha dans les beaux yeux d'Euglantine ; & dans ce moment ils étoient ſi tendres, qu'ils donnèrent une nouvelle force au philtre, & que ſa réponſe fut d'embraſſer les genoux de Milon, & d'accepter la main de ſa fille & ſes bienfaits. Le Duc alors déclara publiquement & la naiſſance de Gérard, & le choix qu'il avoit fait de ce Prince pour être ſon gendre & ſon ſucceſſeur : toute la Baronnie de Milon applaudit à ſon

choix, & n'enviſagea plus Gérard que comme ſon Souverain preſomptif. Quel évènement en effet pouvoit-on prévoir qui dût s'oppoſer à celui dont l'apparence étoit ſi forte ?

Il étoit d'uſage à Cologne que toutes les Demoiſelles de haut parage fiſſent une retraite de quelques jours avant la célébration de leurs noces, dans une Abbaye de Vierges conſacrées au culte du Seigneur : la fille du Souverain n'en étoit point exempte ; &, quelque douloureux qu'il fût pour Euglantine de ſe ſéparer de Gérard pendant ce temps, l'eſpoir certain de ſe l'attacher par des liens ſacrés, la fit entrer dès le jour ſuivant dans cette retraite ; mais craignant en ſon abſence les effets du boire amoureux,

preſqu'autant qu'elle les avoit aimés juſqu'alors, elle eut grand ſoin d'exiger que Florette s'enfermât avec elle juſqu'au moment heureux où cette rivale ne ſeroit plus à craindre pour elle.

Ces huit jours parurent bien longs à Gérard : il cherchoit à charmer ſon ennui ; & ne pouvant plus aller les matins à la toilerte de la Princeſſe, il montoit à cheval, prenoit ſon épervier ſur ſon poing ; &, ſuivi d'un jeune Ecuyer qu'il s'étoit attaché depuis quelque temps, il parcouroit la plaine, & s'amuſoit à prendre des alouettes & des bec-figues qu'il ſavoit qu'Euglantine aimoit, & que le jeune Ecuyer portoit à la tourriere du couvent. Cinq jours étoient écou-

lés déja; Gérard, en montant à cheval le ſixième, vit avec un plaiſir bien vif, en paſſant vis-à-vis de la grande Baſilique, qu'une multitude d'ouvriers étoit employée à l'orner : — C'eſt demain, ſe diſoit-il, que la belle Euglantine ſera rendue à ma tendreſſe; c'eſt le jour heureux d'après, qu'elle me jurera de m'aimer toujours. — Il achève de traverſer la ville; il entre dans la plaine, il jette à mont ſon épervier; mais ce jour ſa chaſſe fut très-malheureuſe; il ſembloit que tous les rouges-gorges & les becfigues du pays ſe fuſſent retirés dans le fond de la grande forêt; & l'épervier, fatigué de battre l'air en vain, s'étoit venu repoſer ſur le poing de ſon maître.

Gérard étoit prêt à reprendre le chemin du palais, lorſqu'il entend une alouette chanter au-deſſus de ſa tête, mais élevée preſque juſques dans la nue: le Comte l'apperçoit à peine; cependant il anime, il déchapperonne ſon oiſeau, le lance après elle, & le voit s'élever rapidement. Gérard n'eſpéroit plus qu'il pût atteindre ſa proie, & l'avoit déja preſque perdue de vue, lorſqu'il le vit ſe rabattre dans un champ éloigné avec l'alouette qu'il avoit liée dans ſes ſerres. Il vole à ſon oiſeau qui venoit de ſe repaître de la cervelle de la pauvre alouette, & qui la lui laiſſa prendre de ſa main. Gérard fut bien ſurpris, en voyant briller une pierre précieuſe entre les plumes du cou de cette alouette; il

le fut encore bien davantage, lorſqu'il reconnut que cette pierre étoit montée pour former une bague, & qu'il ne put plus douter que ce ne fût la même qu'il avoit miſe lui-même au doigt d'Euriant le jour de ſes fiançailles.

Il n'eſt aucune magie, aucun philtre qui puiſſe réſiſter au pouvoir du véritable amour; il n'eſt aucun preſtige aſſez puiſſant pour ne pas ſe diſſiper à la lueur de ſon flambeau : le charme du philtre perd ſa force. Gérard baiſe mille fois cet anneau, l'attache ſur ſon cœur, qui déja n'eſt plus occupé que de ſa chère Euriant & du bonheur de la ſavoir innocente. — Mon enfant, dit-il au jeune Ecuyer, prends mon oiſeau, retourne à Cologne, préſente cet épervier & cette alouette à la

belle Euglantine ; dis-lui que c'eſt à ces deux oiſeaux que je dois le retour de ma raiſon ; que ma lance & mon épée ſeront toujours à ſon ſervice, mais que je dois mon cœur & ma main à celle à qui j'ai donné ma foi. Pars, & garde-toi bien de me ſuivre. — A ces mots Gérard s'éloigne, gagne la forêt ; & le jeune Ecuyer, tout en larmes, retourne à Cologne, & porte la douleur la plus vive dans le cœur de Milon, en lui racontant ce qui vient d'arriver à Gérard, & lui répétant ce que le Chevalier l'a chargé de dire à ſa fille.

Le premier mouvement de Milon fut d'être furieux de l'infidélité de Gérard ; mais ſe rappelant tout ce que la gouvernante avoit rapporté de

l'éducation, des amours, des fiançailles & des malheurs de ce Chevalier, il convint en lui-même que, loin d'être coupable, il n'avoit fait qu'obéir aux loix de la religion & de la Chevalerie ; en retournant à la recherche d'Euriant, puiſqu'il avoit des preuves de ſon innocence.

On croira ſans peine que le déſeſpoir d'Euglantine & de Florette fut extrême en apprenant le départ de Gérard ; mais elles étoient bien jolies, bien promptes à s'enflammer. Eſpérons avec l'auteur, qu'elles trouvèrent bientôt des conſolateurs ; & ne nous occupons plus que du fidèle & malheureux Gérard.

Ce Prince, abſolument revenu de l'égarement dans le lequel le philtre

l'avoit jeté, ne penſoit qu'à répa-rer le temps qu'il avoit perdu dans la Cour de Milon. Il traverſa la forêt; &, ſuivant le cours de la Sarre, il pénétra dans la Lorraine Allemande. Nous ne raconterons point toutes les aventures qu'il eut dans les pays montagneux & ſauvages qu'il traver-ſa. Il redreſſa des torts; il détruiſit des brigands dans leurs retraites; il abo-lit *pluſieurs males coutumes* éta-blies dans quelque châteaux; il punit des Chevaliers *outrageux & félons* pour les belles; il ſe couvrit de gloire: il fit plus, le tendre ſouve-nir d'Euriant le rendit inſenſible à la reconnoiſſance de pluſieurs jeunes Lorraines qu'il avoit ſauvées d'un péril qu'elles vouloient bien courir

avec lui ; & nous avouons même, en l'admirant, que nous ſommes très-étonnés qu'il ait pu leur réſiſter. Jeunes beautés, qui méritez des amans fidèles, gardez-vous de les laiſſer voyager en Lorraine, dans les Voſges, & principalement ſur les bords de la Meurte & du Madon. Nous ne pourrions même croire que Gérard n'eut pas été ſéduit, ſans l'anneau d'Euriant qu'il portoit ſur ſon cœur, & qu'il baiſoit à tout moment.

Sa dernière aventure l'avoit conduit à Saint-Alvold ; il étoit deſcendu dans une riche Abbaye de cette Ville. L'Abbé de ce monaſtère étoit homme de naiſſance ; deux de ſes frères étoient Chevaliers : il recevoit

cevoit magnifiquement tous ceux que le haſard conduiſoit à ſon Abbaye : &, quoiqu'il ne connût encore que ſous le nom de Chevalier à l'épervier Gérard, qui, par reconnoiſſance, en avoit fait peindre un ſur ſon bouclier, la renommée l'avoit inſtruit des grandes actions que ce Chevalier venoit de faire ; & l'Abbé s'empreſſa de lui rendre les plus grands honneurs.—Je vous preſſerois, dit-il à Gérard en ſoupant avec lui, de m'accorder quelques jours, ſi je n'étois obligé de partir demain matin pour Metz : notre Souverain a mandé tous les Barons, les Abbés & les Maires de ſes Etats pour y former ſon Parlement, auquel le Comte de Bar, ſon oncle, doit

préſider; ce Duc ſe trouvant intéreſſé perſonnellement dans la grande affaire qu'on y doit juger, & n'ayant pas voulu porter aucun Arrêt ſans l'avis de ſes premiers ſujets.

L'Abbé pourſuivit, & lui raconta tout ce qui s'étoit dit ſur le meurtre horrible de la Princeſſe Alfrède, & l'apparence qui dépoſoit contre celle qu'elle avoit admiſe dans ſon lit. Il rendit à Gérard un compte fidèle de tout ce qui s'étoit paſſé lorſque le Duc de Metz avoit trouvé cette jeune fille dans la forêt de Melun. L'un des frères de l'Abbé, qui ſuivoit alors le Duc, avoit été témoin de cette aventure; il avoit entendu tous les propos qu'elle avoit tenus au Duc pour le faire renon-

cer à l'amener avec lui. — Mais, ajouta-t-il, notre Duc la trouvoit ſi jeune & ſi belle, qu'il ne put croire tout le mal qu'elle diſoit d'elle-même ; il l'amena dans ſa cité de Metz, & la remit entre les mains de ſa ſœur Alfrède, tandis qu'il alloit défendre ſa bonne Ville de Dieuze, contre les Comtés d'Alſace & de Bitche, qui vouloient s'emparer de ſes riches ſalines.

L'Abbé pourſuivoit ainſi ſon récit, lorſqu'il s'apperçut que le Chevalier à l'épervier fondoit en larmes, levoit les bras au Ciel, & paroiſſoit dans la plus violente agitation. Gérard ne répondit point à ſes queſtions en préſence de quelques Religieux qui ſoupoient avec eux : mais prenant

le bras de l'Abbé d'une main tremblante, il l'entraîna dans ſon cabinet, où, voyant un oratoire, il le fit aſſeoir, & ſe mit à ſes genoux. —Ah ! mon Père, lui dit-il, daignez m'écouter & me ſecourir; mais ce n'eſt que ſous le ſceau de la confeſſion que je peux vous ouvrir mon cœur. — Le bon & vertueux Abbé l'embraſſa tendrement. — Conſolez-vous, mon fils; & puiſſe l'Être ſuprême, qui vous amène au tribunal de ſes miſéricordes, m'éclairer dans les conſeils que je pourrai vous donner !

Gérard lui dévoila ſon ame toute entière; & l'Abbé, touché des dipoſitions dans leſquelles il trouvoit cette ame ſi pleine de candeur,

n'héſita point à répandre ſur lui ces graces du Ciel dont il étoit dépoſitaire, & lui conſeilla de le ſuivre à Metz, aſſez bien déguiſé pour qu'on ne pût pas le reconnoître. Gérard ſuivit ſon conſeil, il entra dans Metz avec lui ſans aucune arme, & ne conſerva nulle marque extérieure de la Chevalerie que ſes éperons d'or, qu'il eut ſoin même de noircir avec une cire qu'on pouvoit facilement enlever. Il cacha de plus ſous ſon pourpoint une chaîne d'or enrichie de pierreries, que ſon père avoit attachée à ſon cou en l'armant Chevalier.

Le lendemain, le ſon des cloches, le bruit éclatant des clairons & des trompettes annonça l'heure à laquelle

le Parlement devoit s'aſſembler. Dès que ceux qui le compoſoient furent dans leurs places, le grand Chambellan parut au nom du Duc, & dit, de ſa part, qu'il demandoit juſtice du meurtre de ſa ſœur. Le Comte de Bar ordonna de faire comparoître celle que les apparences accuſoient. Quatre Huiſſiers, armés de leurs maſſes, allèrent chercher Euriant. Elle arriva, couverte d'un long voile, les yeux baiſſés & pleins de larmes; mais on pouvoit remarquer, dans ſon maintien, la noble aſſurance que donnent l'innocence & la vraie vertu. Après qu'un des premiers Légiſtes eut fait l'expoſition des faits, le Comte de Bar demanda l'avis des Chevaliers, comme à ceux qui tenoient le pre-

mier rang dans cette assemblée. Le vieux Seigneur de Nancy, le plus ancien de tous, dit que toutes les apparences se réunissoient contre l'accusée; mais qu'étant parent de Meliatir, qui l'avoit dénoncée, il se recusoit de lui-même, & remettoit la cause à la prudence du Parlement. Le Seigneur d'Apremont qui le suivoit, se leva vivement, & déclara que malgré toutes les apparences, il regardoit comme impossible *que si douce & si gente créature se fût portée à pareil excès.* — Quel avantage, s'écria-t-il, pouvoit-elle tirer de ce meurtre horrible! son intérêt personnel n'étoit-il pas de conserver les jours & l'amitié d'Alfrède? Comment n'eût-elle pas

dérobé ſa tête à la punition certaine de ce meurtre, ſi ſa main l'avoit commis ? Vous ſentiriez-vous capable de ce ſang-froid, ou plutôt de cet excès d'imprudence, ajouta-t-il, en apoſtrophant Meliatir ? — Le traître rougit, & prouva bien que le crime rend toujours timide, hors dans le moment où la ſcélérateſſe de l'ame aveugle juſqu'au point de le commettre. Meliatir répondit ſeulement, & même en balbutiant, qu'il s'en remettoit à la pluralité des voix. Le Seigneur d'Apremont reprit avec force : — Rien ne peut fournir des preuves convaincantes ; les apparences qui chargent l'accuſée ſont combattues par des apparences contraires. Dieu ſeul connoît la

vérité d'un fait qu'il n'eſt pas dans la puiſſance des hommes de vérifier. C'eſt à ſon jugement ſeul, Meliatir, c'eſt à ce que la juſtice éternelle décidera, que nous devons nous en rapporter. Meſſeigneurs, dit-il, en s'adreſſant au Parlement, mon avis eſt que les apparences les plus fortes ſont en faveur de l'accuſée, & qu'elle doit être relevée de cette accuſation, à moins que Meliatir, aux riſques de ſon honneur & de ſa vie, ne veuille la ſoutenir par les armes; & que l'accuſée ne puiſſe, dans le cours de ſix ſemaines, trouver un champion pour la défendre. — Tout le Parlement applaudit au jugement que le Seigneur d'Apremont venoit de porter. Les Seigneurs de Lenon-

court, d'Haraucourt, du Châtelet & de Ligneville, interpelèrent Meliatir, en lui disant qu'il falloit ou soutenir son accusation, ou se désister. Le traître ne méritoit pas de sentir le remords, qui l'eût soumis à renoncer à cette noire calomnie; il ne pensa qu'à l'abandon général où devoit être une fille inconnue. Son orgueil naturèl lui fit croire qu'aucun Chevalier n'oseroit prendre les armes pour la défendre. Il s'avança dans le milieu de l'assemblée, en regardant d'un air furieux les Chevaliers qui venoient de parler. — Oui, dit-il, je persiste dans mon accusation; & je défie, tel qu'il puisse être, celui qui voudra prendre la défense de cette meurtrière.—A ces mots, il alla

dépoſer ſon gant ſur le bureau qu'on avoit placé vis-à-vis du Comte de Bar.

Quelques momens de ſilence ſuccédèrent au défi que Meliatir venoit de faire ; nul Chevalier des Trois-Evêchés ni des deux Lorraines ne ſe préſenta pour l'accepter : l'innocence d'Euriant ne leur paroiſſoit pas encore aſſez prouvée. Tout-à-coup un inconnu fend la preſſe, s'avance au milieu de l'aſſemblée, montre ſes éperons d'or, relève les pans de ſon manteau, détache la chaîne de pierreries qu'il porte à ſon cou, la porte ſur le bureau près du gant de Meliatir : — Traître, lui dit-il, c'eſt moi que le Ciel envoie pour te punir ; je ſuis Chevalier ;

l'Abbé de Saint-Avold répondra de moi. — A l'instant, l'Abbé de Saint-Avold se lève, porte la main sur sa poitrine, & jure qu'il connoît l'inconnu pour être Chevalier, & pour être digne de lever le gage de Meliatir, & de lui faire recevoir le sien.

Le Comte de Bar & les Seigneurs qui se sont levés avec celui d'Apremont, décident tous que Meliatir doit soutenir son dire, qu'il y a juste cause de combat; & déclarent aux deux tenans qu'ils aient à se tenir prêts pour le lendemain matin. Sur le champ, on ramène la prisonnière, qui peut à peine jeter un coup d'œil sur son défenseur, lequel lui tournoit alors le dos, en

parlant au Comte d'Apremont. — Seigneur, lui disoit Gérard, ce n'est pas sans raison que la renommée publie vos vertus & votre haute prudhommie; j'atteste le Ciel que l'accusée est innocente : j'exposerois mille fois ma vie pour le soutenir ; mais le hasard m'a conduit dans ce lieu : je n'ai point d'armes, achevez d'être mon bienfaiteur en m'en procurant; j'espère les porter en votre présence avec honneur.

Jamais Gérard n'avoit été plus beau ; jamais son air & ses regards n'avoient porté l'empreinte de plus de noblesse & d'audace. Il venoit de revoir celle qu'il adoroit ; il étoit prêt à combattre pour elle : l'espérance & l'amour brilloient dans ses

yeux. Le Seigneur d'Apremont en fut également ſurpris & touché ; il le prit par la main : — Je vais vous conduire au Duc, lui dit-il : quel que ſoit le motif qui vous ait fait entreprendre la défenſe de l'accuſée, il ne peut être que celui d'un homme noble & courageux ; & ce Prince, dont l'ame eſt élevée, ne peut que l'approuver. Ne ſoyez point en peine pour des armes. Damp Abbé, dit-il à celui de Saint-Avold, confiez-moi le ſoin de ce Chevalier juſqu'après l'iſſue du combat ; un ſecret preſſentiment me dit qu'il en ſortira couvert de gloire.—L'Abbé, qui ne pouvoit ſavoir le Comte de Nevers en de meilleures mains, ſe contenta de lui répondre qu'il eſpé-

roit que le Ciel favoriſeroit un auſſi loyal Chevalier.

Le Duc de Metz reçut Gérard avec un air d'intérêt & de bonté. L'air noble & la beauté de Gérard firent ſur lui la même impreſſion que ſur le Comte d'Apremont. — Chevalier, lui dit-il, je demande au Ciel de venger la mort de ma ſœur ; & je deſire vivement qu'il vous aide à prouver que vous défendez l'innocence. Je crois lire dans vos yeux que vous cachez un Chevalier d'illuſtre naiſſance ſous ces habits ſimples : mais je diffère à ſatisfaire ma curioſité juſqu'au moment où je vous verrai revenir victorieux.

Le Comte d'Apremont conduiſit Gérard à ſon hôtel, lui donna le

choix de ſes plus belles armes & du meilleur cheval de ſon écurie, & prit les meſures néceſſaires pour qu'il parût le lendemain avec éclat dans la lice que le Comte de Bar faiſoit préparer.

L'appareil du combat entre Gérard & Meliatir avoit un air ſi funèbre, qu'on ne pouvoit le regarder qu'avec horreur. A l'une des extrémités de la lice, on voyoit un poteau de fer entouré d'un bûcher d'épines: il étoit deſtiné pour Euriant, ſi ſon champion étoit vaincu. A l'autre extrémité, des bourreaux élevoient une potence, & préparoient la claie ſur laquelle celui des deux qui ſuccomberoit devoit être traîné. Les Juges du camp, en longs man-

teaux de deuil, occupoient un échafaud. Le Grand-Pénitencier, placé vis-à-vis d'eux, tenoit deux livres; l'un étoit celui de l'évangile, ſur lequel les champions devoient jurer: l'autre contenoit les anathêmes & les imprécations que le Miniſtre devoit prononcer contre celui dont l'ame ſeroit aſſez perverſe pour faire un faux ſerment.

Ni les trompettes ni les inſtrumens guerriers n'annoncèrent ce combat au peuple. La cloche d'un béfroi, deſtinée à marquer l'heure des ſupplices, avertit une troupe de pénitens, couverts d'un long ſac, d'aller chercher Euriant en ſa priſon; ils la conduiſirent, enveloppée de crêpes mêlés d'étoupes, aux pieds de l'é-

chafaud du Grand-Pénitencier. Les deux Chevaliers, la viſière baiſſée, y furent conduits également par leurs parrains. Euriant, interrogée la première, jura qu'elle n'étoit point coupable, & verſa des torrens de larmes au nom de ſa chère Alfrède. Meliatir, pâliſſant ſous ſon caſque, & pénétré d'une terreur ſecrète, perſiſta dans ſon accuſation, en portant une main tremblante ſur le livre ſacré. Le Prêtre, ſe tournant vers Euriant : « Acceptez-vous, dit-il, ce » Chevalier pour votre défenſeur? » Elle leva ſes yeux ſur Gérard; & le reconnoiſſant alors, quoique ſon caſque fût fermé : — Ah! Dieu! s'écria-t-elle..... oui, oui, je l'accepte. — A ces mots, elle tombe évanouie.

Le parrain de Gérard l'arrête, le voyant prêt à ſe précipiter de ſon cheval pour la ſecourir. On emporte Euriant à la place qu'elle doit occuper. Gérard prête ſon ſerment, abaiſſe la viſière de ſon caſque pour le prononcer à haute voix. Le Prêtre & les deux parrains croient voir briller un feu céleſte dans ſes yeux ; Meliatir en frémit : tous deux ſont alors ſéparés, & conduits aux deux extrémités de la lice.

Les Juges du camp ayant levé leurs bâtons blancs, en criant : *Laiſſez aller*, ... les deux Chevaliers baiſsèrent leurs lances, & s'élancèrent avec impétuoſité l'un contre l'autre. Se rencontrant au milieu de la carrière, leurs lances

volèrent en éclats : la force de ce choc & celui des deux boucliers fut ſi violente, que les deux chevaux mirent leur croupe en terre, & tombèrent avec leurs maîtres, qui reſtèrent quelques inſtans étourdis ſur l'arène ; ſe relevant enfin, & tirant leurs épées, ils vinrent l'un contre l'autre, d'une démarche d'abord chancelante : mais bientôt, ayant achevé de reprendre leurs eſprits, leurs coups terribles firent frémir les ſpectateurs. On vit couler le ſang juſqu'à leurs éperons, de leurs armes entr'ouvertes ; & le combat ſe ſoutint près d'une heure avec aſſez d'égalité. Gérard, ayant alors jeté ſes regards ſur ſa chère Euriant, la vit couverte de larmes, &

les bras élevés vers le Ciel. Gérard l'implore à ſon tour.—Grand Dieu! dit-il, ſoutiens mon bras, & défends l'innocence! — A ces mots, il précipite ſes coups ſur ſon ennemi, l'étonne, le fait reculer, le pourſuit le frappe ſans ceſſe : il le pouſſe enfin près de ſa chère Euriant ; & d'un coup terrible qui le bleſſe à mort, il le renverſe à ſes pieds. Gérard le déſarme, arrache ſon caſque, le porte aux pieds d'Euriant, & retourne ſur Meliatir pour lui faire avouer ſon crime. — Je meurs, dit-il ; je reçois une juſte punition de mes forfaits : appelle les Juges du camp. — Ils accourent ; Meliatir avoue la trahiſon horrible qu'il a commiſe, & l'inſtant d'après, il expire.

Il n'étoit point en uſage que les combats livrés pour crimes de félonie, & qui ſe décidoient par celui que l'on nommoit alors le *jugement de Dieu*, fuſſent honorés des regards du Souverain. Il ſe tenoit ordinairement dans quelque maiſon voiſine, avec ſes hauts Barons, juſqu'à ce que les Juges du camp vinſſent lui rendre compte de l'évènement. Un des Juges courut auſſitôt avertir le Duc de la mort & de l'aveu du coupable Meliatir. Ce Prince accourt avec les Comtes de Bar & d'Apremont; ils voient avec horreur le corps de ce ſcélérat étendu ſur la pouſſière : mais leur ſurpriſe eſt extrême, en trouvant le Chevalier vainqueur & l'accuſée à genoux, à quatre pas l'un de l'au-

tre, ſe tendant les bras, & ſe criant mutuellement merci. Euriant, ignorant encore que Gérard connût ſon innocence, & ſe trouvant coupable de ſes malheurs, imploroit ſa pitié. Gérard, qui l'avoit abandonnée dans la forêt & qui ne pouvoit ſe conſoler d'avoir ſoupçonné ſa foi, lui demandoit pardon à grands cris. Les Seigneurs Lorrains & le Duc les entourent ; quelques-uns des Barons, qui ſe ſont trouvés à la Cour plénière de Louis, & préſens au pari de Liziard, les reconnoiſſent & les nomment. Un ſentimeut également tendre & généreux pénètre le Duc de Metz ; il court à ces tendres amans les relève & les réunit dans ſes bras. Gérard ſe jette une ſeconde fois aux

pieds d'Euriant : — Je connois ton innocence, s'écrie-t-il ; je ſuis le ſeul criminel : pardonne-moi, chère Euriant, ou je vais expirer à tes yeux. — Ah ! Gérard, Gérard, tout eſt oublié, puiſque tu me trouves digne de toi. — A ces mots, elle paſſe ſes bras à ſon cou, confond ſes larmes avec les ſiennes, & tous les ſpectateurs attendris ne peuvent refuſer les leurs à cette réunion ſi touchante.

Tandis que le Duc aide Gérard à reconduire Euriant triomphante dans ſon Palais, les Juges du camp donnent au peuple le ſpectacle hideux du corps ſanglant de Meliatir, traîné ſur une claie autour de la lice, & pendu enſuite par les pieds.

Le

Le Duc de Metz, trop noble & trop généreux pour rien déguiſer à Gérard, lui fit part de la rencontre qu'il avoit faite d'Euriant dans la forêt ; de l'amour qu'il avoit ſenti naître pour elle, des offres que cet amour l'avoit forcé de lui faire, & du moyen étrange, mais adroit, dont elle s'étoit ſervie pour arrêter ſes tranſports, & pour porter ſes Barons à s'oppoſer à ſes premiers mouvemens. Il finit par leur offrir ſes troupes, ſes tréſors, & juſqu'au ſervice de ſa perſonne, pour rentrer dans le comté de Nevers, & pour obtenir juſtice de la lâche trahiſon de Liziard. Le Comte de Bar fit les mêmes offres à Gérard, & les Seigneurs Lorrains of-

frirent de lever leurs bannières pour une guerre auſſi juſte. — Belle, dit alors Gérard à ſa mie, *cy voyez comme vertu reçoit guerdon de nobleſſe, & comme nobleſſe engendre toujours vertu. Oui, chier ſire*, dit-il au Duc de Metz, *bien eſt aſſez que vous m'ayiez rendu ma mie; point n'eſt juſte qu'expoſiez vos hommes pour moi: plaiſe à Dieu & au bon Roy Louis, juſtice me ſera donnée. Je raurai ma comté de Nevers; & c'eſt de mon corps à celui du traître Liziard que je la plaideray.*

Une fête magnifique ſuivit le triomphe de Gérard. Le Duc le fit revêtir des habits les plus ſuperbes, & des marques de ſon ancienne dignité.

Pour Euriant, quelle fut la joie qu'elle eut d'avoir retrouvé Gérard, elle ne voulut ſe couvrir que d'habits de deuil; & ce ne fut pas ſans verſer bien de nouvelles larmes qu'elle s'aſſit à la table du Duc, dans la place qu'elle avoit vu ſouvent occupée par Alfrède.

Sur la fin du feſtin, on annonça l'écuyer du Comte d'Aloſt au Duc de Metz. Ce jeune écuyer, d'une naiſſance illuſtre, reçut le meilleur accueil; il revenoit de la Cour de Louis le Gros qu'il avoit laiſſé, depuis quelques jours, avec toute ſa maiſon à Montargis. — Sire, dit-il, le Comte d'Aloſt, votre couſin, m'envoie pour vous apprendre que le Comte de Montfort, votre proche

parent, vient d'avoir une diſpute très-violente avec Liziard, Comte de Foreſt & de Nevers, auquel il a fait les reproches les plus vifs ſur les lâches moyens dont il s'eſt ſervi pour enlever le Comté de Nevers au jeune Gérard, qui n'a pas ſenti les conſéquences d'un pari follement harſardé, & qui non-ſeulement a mis au jeu ſon héritage, mais auſſi la réputation de la belle Euriant de Damartin ſa nièce. Ils en ſeroient venus aux mains, ſi le Roi n'eût interpoſé ſon autorité. Tout ce que je peux permettre, leur a-t-il dit, c'eſt un tournoi dans lequel vous paroîtrez tous deux avec ceux de vos proches qui voudront vous ſeconder. Ces ſortes de combats exercent la nobleſſe Françoiſe,

ſans la détruire. J'y ſerai préſent ; & la Reine Adélaïde couronnera de ſa main le vainqueur. Les Comtes de Foreſt & de Montfort ſe ſont ſoumis à cette déciſion ; & le Comte d'Aloſt, mon maître, qui ſe prépare pour paroître à ce tournoi, m'envoie pour vous prier, Seigneur, de vous joindre à lui pour ſoutenir le Comte de Montfort.

Le Duc de Metz, enchanté de cette occaſion de ſervir Gérard, & de le mettre à portée de punir le Comte de Foreſt, aſſura le jeune écuyer qu'il ſeroit prêt avant le temps marqué pour le tournoi, & qu'il y marcheroit, lui centième, avec les Chevaliers Lorrains & des Trois-Evêchés. Il fit appeller le Comte

de Raijecourt, ſon grand ſénéchal, lui commanda de faire préparer cent armures blanches, cent harnois pareils, & de faire exercer cent chevaux blancs pour monter la troupe, dans laquelle il vouloit être confondu le jour du tournoi, de façon qu'aucun de ceux qui la compoſeroient ne pût être reconnu. Ses ordres fûrent exécutés avec tant de promptitude, que huit jours après, les cent Chevaliers, parmi leſquels le Duc de Metz & Gérard étoient compris, ſe trouvèrent prêts pour marcher & prendre le chemin de Montargis.

Gérard paſſa la plus grande partie de ces huit jours aux genoux de ſa chère Euriant ; il ne pouvoit ſe conſoler de l'imprudence de l'avoir ſoup-

çonnée, & des périls qu'elle avoit courus. — Je te pardonne, mon cher Gérard, disoit-elle tendrement; tu n'eusses pas fait ce pari, sans la bonne opinion que ton cœur avoit de moi. Les apparences se sont toutes réunies contre moi : mon sort étoit d'en être souvent la victime. — Ah ! chère & fidelle mie, devois-je les croire ? ne devois-je pas savoir qu'elles sont presque toujours trompeuses ? — Ce fut en lui baisant la main qu'il se souvint de l'anneau que lui-même avoit passé dans le doigt d'Euriant le jour de ses fiançailles, & que maintenant il tenoit attaché sur son cœur. — Qu'as-tu fait de ce gage de ma foi, lui dit-il ? — Hélas ! répondit-elle, l'aventure la

plus malheureuſe m'en a privée pour toujours. — Il eſt donc perdu ſans reſſource ? — Ah ! dit-elle, il eſt trop vraiſemblable que je ne le reverrai jamais. Elle lui raconta auſſitôt comment l'alouette avoit diſparu avec ce gage de l'amour le plus tendre, & la douleur qu'elle eut de la voir s'élever dans les airs. Gérard ſourit, tira l'anneau de ſon ſein : — Tu vois encore, chère mie, lui dit-il, combien les apparences ſont trompeuſes. — A ces mots, il le remit une ſeconde fois autour du doigt de ſa mie, & lui raconta par quel haſard il étoit entre ſes mains ; mais il ne lui dit rien des petites aventures dont la chaſſe de ſon épervier avoit été précédée. Nous oſons croire qu'il les avoit ou-

bliées. Nous perdons bien facilement l'idée des plaiſirs qui n'ont pas effleuré notre cœur; & ces momens, ſi vifs & ſi doux, ne nous reſtent préſens que lorſqu'ils ont été le prix d'un véritable amour.

Tout étant préparé pour le départ du Duc de Metz, ce Prince choiſit pluſieurs Dames de ſa Cour pour accompagner la belle Euriant; leurs parures, leurs haquenées furent ſemblables aux harnois des Chevaliers: des loups (*a*) de velours blanc couvroient leurs traits; & lorſque cette belle troupe fut mêlée enſemble, il eût été bien difficile de reconnoître ceux & celles qui la compoſoient. Le Duc ſe mit en marche; il ſéjourna

(*a*) Maſques.

deux jours à Bar-le-Duc, où l'oncle du Duc de Metz promit à Gérard de ſe rendre à Montargis, & de confondre le lâche & traître Liziard, en préſence de Louis-le-Gros. Le Duc de Metz, en traverſant la Champagne & la Picardie, fut reçu par les Seigneurs de la Bove, de Neſles & de Grandpré, qui ſe préparoient à ſe rendre à Montargis, pour y tenir le parti du Comte de Montfort. La troupe de cent Chevaliers & des Dames vêtues de blanc, excita l'admiration générale de toutes les Provinces qu'ils traversèrent avant d'entrer dans celle du Gâtinois. Dès que le Duc de Metz fut arrivé juſqu'à Moret, il écrivit au Roi Louis, lui rendit compte de ſon arrivée, du

parti qu'il prenoit pour le Comte de Montfort, & le pria de trouver bon qu'il ne parût point ouvertement à ſa Cour, & qu'il reſtât inconnu juſqu'à la fin du tournoi. Louis, plein d'eſtime pour le Duc de Metz, le plus puiſſant voiſin de ſes Etats, lui répondit que, quelque impatience qu'il eût d'embraſſer le plus renommé de ſes alliés, il ſe conformeroit à ſa volonté. Cependant Louis eut ſoin de faire préparer des logemens commodes pour le Duc, & de les faire remplir de tout ce qui pouvoit être agréable & utile.

Toute la belle compagnie blanche ſe rendit le lendemain à Montargis; c'étoit le jour que Louis avoit choiſi pour faire la revue générale des Che-

valiers que le Comte de Foreſt & celui de Montfort avoient amenés pour tenir leur parti. Celui de ce dernier ſe trouva plus nombreux que l'autre de moitié ; il fut obligé de faire tirer au ſort ceux qui paroîtroient au tournoi : mais le reſpect que l'on eut pour le Duc de Metz & de Lorraine, exempta ce Prince & ſa troupe de ne devoir qu'au ſort l'honneur de combattre. Les cent Chevaliers blancs furent d'abord choiſis ; & les cent autres qu'il falloit pour égaliſer ceux du parti du Comte de Foreſt, furent tirés de différens quadrilles ; les autres furent forcés de demeurer ſpectateurs.

Ces deux troupes s'étant miſes en ordre de bataille l'après-midi, le Roi, la

la Reine, toutes les Dames & les anciens Chevaliers de la Cour ſe rendirent dans la plaine, où le premier objet qui frappa leurs yeux fut la troupe brillante des cent Chevaliers blancs. Le Roi, paſſant avec les Dames dans les rangs de l'un & l'autre parti, viſita lui-même les armes courtoiſes dont ils devoient ſe ſervir le lendemain, & leur fit jurer de n'en point employer d'autres. La Reine Adélaïde, lorſqu'elle ſe trouva dans les rangs de la belle troupe du Duc de Metz, ne put s'empêcher de dire à ſes Dames, *que mieux ſembloient-ils angelets iſſus de paradis que Chevaliers*. Au moment où la Reine paſſoit devant Gérard, un léger coup de vent fit tomber une plume

mal attachée de ſa coëffure : Gérard ſauta légèrement à terre, ramaſſa la plume ; & ſe jetant à genoux : Grande Reine, s'écria-t-il, permettez-moi de l'attacher ſur mon caſque ; j'eſpère que vous la verrez toujours dans le chemin de l'honneur. — Adélaïde, également ſpirituelle, & pleine de bonté, lui répondit : — Gardez-la, Chevalier ; quoique votre nom me ſoit inconnu, vous êtes en trop bonne compagnie pour que je ne la trouve pas bien placée. — Tous les Chevaliers blancs s'inclinèrent reſpectueuſement ſur l'encolure de leurs chevaux, pour remercier la Reine de la faveur dont elle honoroit l'un d'entr'eux ; & Gérard, baiſant reſpectueuſement le panache, l'attacha ſur

ſon caſque, & alla reprendre ſon rang. Euriant ne parut point à cette revue générale, de crainte d'être reconnue par le Comte de Montfort ſon oncle, & d'être obligée de lever ſon maſque en préſence de la Reine. Cette Princeſſe s'étant retirée, les Chevaliers rentrèrent, & ſe préparèrent au tournoi du lendemain.

Le ſon des trompettes annonça le lever du ſoleil. La ſeconde fois que le même ſon retentit dans Montargis, les deux cents Chevaliers de chaque parti montèrent à cheval : l'arrivée de Louis & d'Adélaïde ſur le balcon royal, fut marquée par le même bruit de guerre ; & les deux partis entrèrent par deux barrières différentes dans les vaſtes lices que l'on avoit pré-

parées. Le préſomptueux Liziard, comptant ſur ſa force & ſon adreſſe, fut le premier qui ſortit des rangs en défiant le Comte de Montfort. Ce Comte, en ce moment, avoit été forcé de paſſer derrière ſa troupe pour faire reſſerrer les ſangles de ſon cheval : Gérard ne put ſupporter la préſence & l'audace de ſon ennemi mortel ; il courut ſur lui la lance en arrêt. Liziard briſa la ſienne ſur ſon bouclier ; & Gérard, portant la ſienne à la viſière, renverſa ſur le ſable le Comte de Foreſt. Le coup fit ſauter ſon caſque de ſa tête ; & Gérard, le portant au bout de ſa lance aux pied du bâlcon de la Reine : — Madame, dit-il, daignez recevoir le prix du premier coup de lance que je viens

de porter en votre honneur. — Adélaïde reconnut le Chevalier, au panache qu'il avoit reçu d'elle : — Sire, dit-elle au Roi, de tels préſens vous conviennent mieux qu'à moi ; & ce Chevalier me paroît bien digne que vous l'acceptiez. — Ce brave & chevaleureux Prince reçut le caſque, détacha de ſon cou une riche chaîne, & la paſſant autour de celui de Gérard : — Brave Chevalier, lui dit-il, le cœur me dit que ce ne ſera pas le ſeul prix que nous aurons à vous donner aujourd'hui. — Gérard ſe retira d'un air reſpectueux, & rentra dans la troupe du Duc de Metz, ſans avoir été reconnu. Pendant ce temps le Comte de Montfort s'étoit avancé ; & ſurpris de voir Liziard déja ren-

verſé, ſans caſque, & dans les bras de ſes Ecuyers, qui l'aidoient à ſe relever, il s'écria : — Qui de vous, Chevaliers, voudra donc m'acquitter du premier coup que je dois en l'honneur des Dames ? Le Comte de Briare, proche parent de Liziard, s'avança, courut contre lui, & vola des arçons dès la première atteinte. Les deux tenans ayant donc fait chacun leur joûte d'honneur, les deux troupes s'ébranlèrent, coururent l'une contre l'autre, faiſant trembler la terre ſous les pieds de leurs chevaux : l'air retentit au loin de leur choc terrible ; la plupart des lances furent briſées, & le milieu de la lice fut couvert de débris, de Chevaliers & de chevaux renverſés. Louis & Adélaïde, ſuivant

des yeux Gérard qu'ils reconnoiſſoient à la plume blanche comme à la chaîne qu'il venoit de recevoir, le virent porter à terre trois autres Chevaliers avant que d'avoir rompu ſa lance.

Bientôt un nouveau bruit frappa l'air, & devint encore plus continu par la multiplicité des coups que les Chevaliers, l'épée à la main, ſe portoient ſur leurs armes. Rien ne pouvoit réſiſter à celles de Gérard : on le voyoit s'ouvrir un paſſage dans les rangs, s'élancer au milieu des troupes les plus ſerrées, les mettre en déſordre ; &, tour-à-tour, il dégagea le Duc de Metz & le Comte de Montfort, que ceux du parti de Liziard avoient entourés & faiſoient priſonniers. Gérard, s'attachant à ceux qui

paroiſſoient les plus conſidérables par la richeſſe de leurs armes, en fit dix d'entr'eux priſonniers, qu'il conduiſit l'un après l'autre au balcon de la Reine. L'uſage des tournois ne permettoit point aux priſonniers de rentrer dans la mêlée; ils ne pouvoient plus s'éloigner du balcon royal qu'ils ne fuſſent échangés.

Le parti de Liziard alloit toujours en diminuant; bientôt celui du Comte de Montfort eut une ſi grande ſupériorité, que le Roi jeta ſon bâton; à ce ſignal, les Juges du camp & les Hérauts firent ceſſer le tournoi, & déclarèrent le parti du Duc de Montfort vainqueur.

Les deux troupes s'étant ſéparées, allèrent ſe déſarmer; & Louis ayant

assemblé les anciens Chevaliers de sa Cour avec les Juges du camp pour prendre leur avis, il fut décidé tout d'une voix que le parti du Comte de Montfort étoit vainqueur; & que *le mieux faisant* de l'un & l'autre côté, & celui qui remportoit le premier honneur de cette journée, étoit le Chevalier au panache blanc & à la chaîne d'or.

Louis envoya deux Hérauts & l'un de ses Chevaliers faire compliment au Comte de Montfort sur sa victoire, & le prier de se rendre le lendemain au palais à la sortie de la Messe, & d'amener avec lui le Chevalier au panache blanc, reconnu d'une voix unanime pour avoir remporté l'honneur du tournoi. — Le Comte de

Montfort répondit reſpectueuſement au compliment de Louis, & promit de ſe rendre le lendemain à ſes ordres. Il y parut en effet le matin, ſans être armé, avec les Chevaliers de ſon parti, vêtus avec la plus grande magnificence, hors les cent Chevaliers blancs qui reſtèrent couverts de leurs armes blanches, la viſière baiſſée, & conduiſant au milieu d'eux ſept Dames maſquées, dont celle qui paroiſſoit la principale étoit conduite par le Chevalier au panache blanc & par l'un de ſes compagnons : ils ſe rangèrent en ordre dans un grand ſallon, où Louis avoit fait ordonner au Comte de Foreſt de ſe rendre, voulant achever d'accommoder & de finir la querelle qu'il avoit eue avec celui de Montfort.

Louis & la Reine Adélaïde furent très-ſurpris, en entrant dans le ſallon, de voir les cent Chevaliers blancs la viſière baiſſée, & les Dames qu'ils avoient conduites avec eux couvertes de leur maſque. Gérard avoit alors ôté ſon panache blanc & ſa chaîne; il tenoit l'un & l'autre cachés ſous ſon bouclier. Louis ayant appelé le Comte de Montfort, lui demanda l'explication de ce myſtère, & le pria de lui faire connoître du moins celui de ces Chevaliers dont il avoit admiré la valeur. — Permettez, Sire, dit-il, qu'aucun de cette troupe ne ſe faſſe connoître qu'en préſence du Comte de Foreſt; ils n'attendent que ce moment pour porter leur hommage à vos pieds.

Louis fit auſſitôt appeler Liziard, qui parut avec une ſuite peu nombreuſe, preſque tous ceux de ſes compagnons ayant été trop maltraités la veille pour être en état de venir à la Cour. Euriant, en voyant ce ſcélérat dont la trahiſon avoit cauſé tous ſes malheurs, ſerra la main de Gérard, chancela, ſeroit même tombée, ſi celles qui l'accompagnoient ne l'euſſent ſoutenue. Gérard, tranſporté de fureur en voyant ſon ennemi, peut à peine s'empêcher de la faire éclater; cependant il s'avance d'un air reſpectueux près de la Reine, met un genou en terre; &, tirant la plume blanche cachée ſous ſon bouclier : — Madame, dit-il, je viens vous rapporter ce panache auquel ſeul

je dois l'honneur du tournoi, & vous demander la permiſſion de le porter le reſte de ma vie pour cimier ſur mes armes. — Adélaïde prit la plume, la paſſa dans une riche agraffe couverte de diamans, & la rattacha de ſa main ſur le caſque de Gérard qui ſe proſternoit à ſes pieds. Se relevant auſſitôt, il ſe met une ſeconde fois aux genoux de Louis : — Sire, dit-il, voici la chaîne que je tiens de votre main royale ; elle m'attache à Votre Majeſté pour le reſte de ma vie. — En parlant ainſi, il baiſe la chaîne, la remet à ſon cou, & pourſuit : — Je ſuis votre homme, Sire ; comme tel, je demande juſtice à mon maître, & le plus brave Prince de l'univers ne peut me la refuſer. — A ces mots

il ſe lève, ſe tourne vers Liziard : — Comte de Foreſt, dit-il à haute voix, je t'accuſe comme parjure, traître, menteur; & je demande le combat à toute outrance contre toi. — Liziard étonné, mais furieux de l'affront qu'il reçoit en préſence de Louis, & de toute la Cour : — Qui peut te donner l'audace de t'attaquer à moi, lui répond-il ? Fais-toi connoître; mon rang ne me permet pas de meſurer mon épée avec quelque vil aventurier tel que tu me parois l'être. — Gérard, indigné, ſe préparoit à lever la viſière de ſon caſque, lorſque le Comte de Montfort arrête ſa main; & ſur le champ le Duc de Metz, le Comte de Bar, les quatre Chevaliers Lorrains que nous avons nommés, s'avan-

cèrent, délacèrent leurs caſques, & s'écrièrent avec le Comte de Montfort : — Sire, nous répondons pour le Chevalier inconnu ; ſa naiſſance eſt égale à celle du Comte de Foreſt, dont le cœur eſt auſſi lâche & perfide que celui de ſon adverſaire eſt noble & généreux, ce que nous ſommes prêts à prouver *de notre corps & de nos biens envers & contre tous.* Louis, au moment que le Duc de Metz & de Lorraine ôta ſon caſque, ſe leva de ſon ſiège, & vint l'embraſſer : — Mon frère, lui dit-il, l'honneur que vous faites à ce Chevalier le rend digne de meſurer ſon épée avec tous les Souverains ; & je tiendrois le Comte de Foreſt pour un lâche, ajouta-t-il en regardant Li-

ziard, s'il balançoit à défendre ſon honneur contre le Chevalier inconnu.... — Non, je ne balance plus, répondit Liziard avec fureur; je vais le punir à vos yeux: mais je vous déclare en préſence de tous, que je renonce à l'hommage que je vous ai prêté, & que je ne voudrois pas tenir de vous un ſeul éperon (*a*).

La réponſe audacieuſe de Liziard excita parmi les Chevaliers l'indigna-

(*a*) Lorſque le Seigneur ſuzerain recevoit l'hommage de ſes grands vaſſaux, il s'engageoit, de ſon côté, à les ſecourir dans l'occaſion, d'un certain nombre de bannières; & l'éperon d'or étant le ſigne le plus apparent de la Chevalerie, Liziard, par cette réponſe, a l'audace de dire à Louis-le-Gros qu'il n'eſt plus ſon homme, & qu'il ne voudroit pas être ſecouru par lui de l'épée d'un ſeul Chevalier.

tion & le murmure : — Comte, lui répondit Louis, je ne vous regrette ni ne vous crains ; il m'en coûtera peu pour punir un rebelle de plus : mais ſongez à vous laver en ce moment, ou bien votre dégradation d'armes ſervira d'exemple à la Chevalerie. — Liziard furieux : — Qui que tu ſois, dit-il au Chevalier inconnu, ta mort vengera mon injure ; attends-moi ſi tu l'oſes... — Oui, je t'attends, répondit froidement Gérard.

Tandis que Liziard alloit prendre ſes armes, Louis & toute ſa Cour deſcendirent dans la vaſte place du palais, avec le Duc de Metz & toute ſa ſuite. Adélaïde reſta ſur un balcon qui dominoit ſur cette place : elle

appela les Dames blanches auprès d'elle, & prenant par la main celle qu'elle avoit déja remarquée : — Quoique je ne vous connoiſſe point encore, lui dit-elle, un tendre intérêt pour vous m'agite en ce moment ; je vous crois la cauſe du combat qui va ſe livrer : mais, quel qu'en ſoit l'évènement, comptez ſur mes ſoins & ſur ma protection. — Euriant embraſſa les genoux d'Adélaïde : l'abondance de ſes larmes qui couloient ſous ſon maſque, baigna la main de cette charmante Reine. Le Connétable Matthieu de Montmorenci, touché de ce ſpectacle attendriſſant, & pénétré de voir les beaux yeux d'Adélaïde mouillés de pleurs, ne put s'empêcher de s'écrier : Ah ! qu'elle eſt bien

digne du plus beau trône de l'univers ! — Le Connétable adoroit en ſecret Adélaïde (*a*) : mais le plus vertueux des Chevaliers & le plus fidèle ſujet de Louis avoit toujours retenu cet amour malheureux dans ſon cœur : quelque rang qu'il tînt à la Cour, quelques ſervices éclatans qu'il eût rendus à l'état, ſon ame, auſſi fidelle à ſon maître que paſſionnée pour Adé-

(*a*) On ſait que Louis-le-Gros étant mort jeune, les Etats généraux du Royaume prièrent la Reine Adélaïde d'épouſer le Connétable de Montmorenci, comme le Seigneur le plus illuſtre & le plus capable de contenir les grands vaſſaux, & de veiller à l'éducation de Louis-le-Jeune & de ſes frères. C'eſt de Louis-le-Gros & d'Adélaïde que deſcendoit la branche des Courtenay, finie & tombée dans la Maiſon de Beaufremont.

laïde, ne s'étoit jamais laiſſée pénétrer ; on étoit même en général perſuadé de ſon indifférence, & qu'il n'étoit ému que par l'amour de la gloire. Ce Chevalier renommé dans toute l'Europe, & le premier Seigneur de l'état, avoit refuſé conſtamment la main de pluſieurs Princeſſes qui l'auroient fait Souverain. Toujours attentif à ce qui pouvoit intéreſſer Adélaïde, il s'avança près d'Euriant, & lui dit qu'il envioit au Duc de Metz l'honneur de l'avoir ſous ſa garde, & qu'il partageroit celui de la ſervir en toute occaſion.

Une rumeur qui s'éleva vers l'une des extrémités de la place, fit tourner les yeux de ce côté. Liziàrd parut à pied, couvert de ſes armes ; &, ſe

ſouvenant du déſavantage qu'il avoit eu la veille contre le Chevalier au panachè blanc, il envoya l'un de ſes Ecuyers lui dire qu'ayant le choix des armes & de la manière de combattre, il vouloit que ce fût à pied avec la hache & le poignard ; Il fit porter en même temps deux de ces eſpèces d'armes offenſives, pour que le Juge du camp les viſitât & les partageât entr'eux.

Gérard fut conduit par le Duc de Metz juſqu'au milieu de la place, & le Comte de Briare accompagna de même Liziard. Les deux parrains, ayant tous deux la viſière levée, ſe mirent à diſtance égale des combattans, appuyés ſur le pommeau de leurs épées : les Juges du camp nom-

més par le Roi s'étant approchés, leur firent prêter ſerment, Gérard répéta ſa même accuſation, qui fut ſuivie du démenti de Liziard; & les Juges ſe retirèrent, en criant à leurs parrains: *Laiſſez aller les combattans.* Tous deux s'attaquèrent avec audace. Liziard plus grand que Gérard, & redoutable la hache à la main, eſpéra l'abattre ſous ſes premiers coups guidés par la fureur; le ſang-froid & l'ame tranquille de l'amant d'Euriant lui faiſoient attendre le moment de punir ſon ennemi; & lui rompant la meſure à chaque coup, ſon bouclier n'en étoit frappé qu'en effleurant: la pointe de ſa hache qu'il portoit ſouvent dans la viſière de Liziard en briſa la grille; le ſang

de ce traître coula bientôt ſur ſes armes, & commençoit à l'étouffer ſous ſon caſque & à lui faire perdre haleine. Gérard s'en apperçut; & l'attaquant à ſon tour avec plus de force que dans le commencement du combat, un coup terrible qu'il porta ſur le bras de Liziard fit tomber ce bras avec la hache ſur le ſable qui fut inondé de ſon ſang. Gérard, ſaiſiſſant alors ſon ennemi d'un bras victorieux, l'entraîna juſqu'auprès du balcon de la Reine; & ce fut alors que, levant la viſière de ſon caſque & portant la pointe de ſon poignard à celle de Liziard qu'il venoit de lever auſſi: — Rends-toi, traître, lui cria-t-il; avoue tes crimes, & reconnois Euriant & Gérard.—Dans

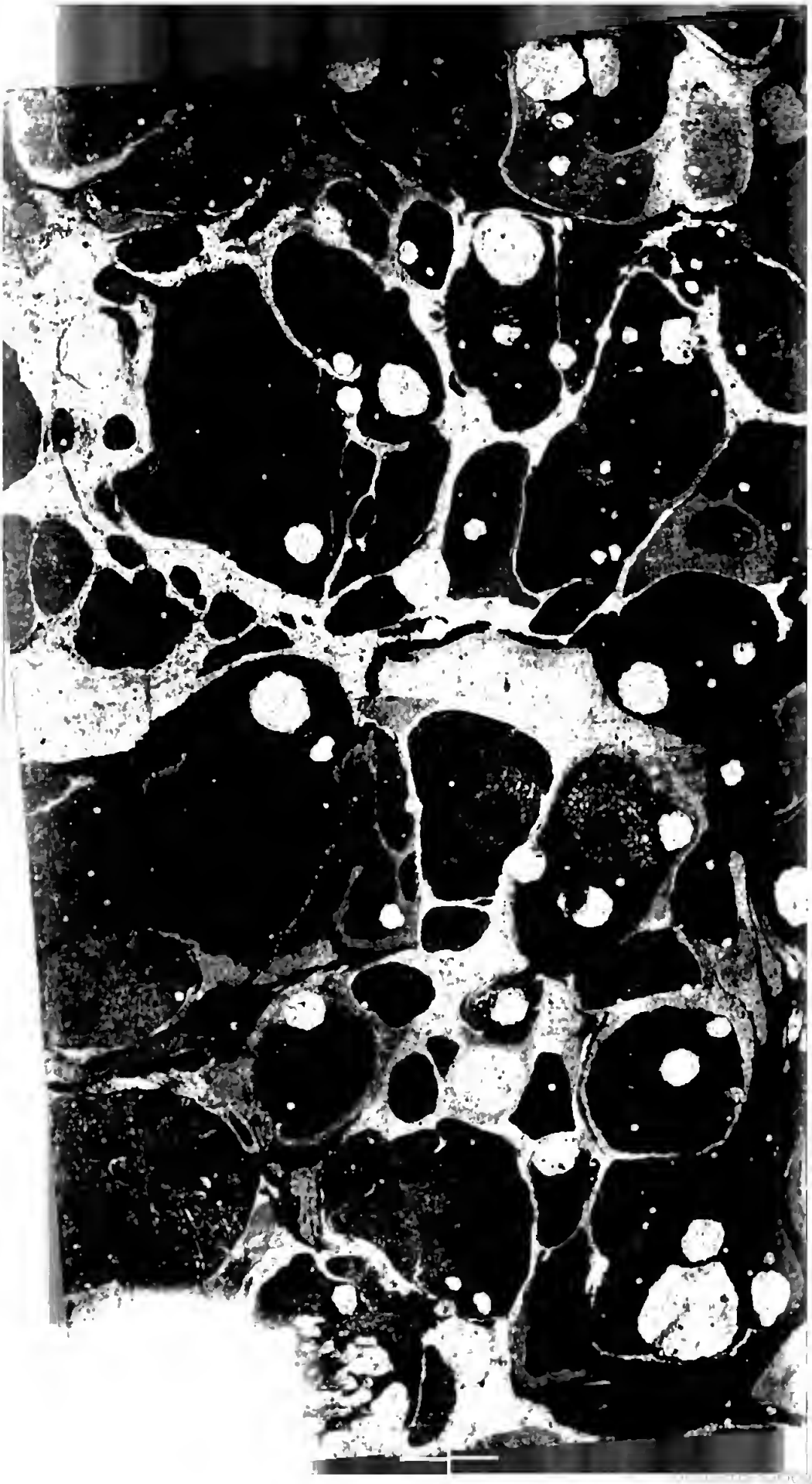
ce même instant, Euriant, qui voit celui-ci victorieux, lève les bras au ciel, arrache son masque, & se jette aux genoux d'Adélaïde qui la reconnoît, la relève, & l'embrasse. Les approches de la mort inspiroient en ce moment un heureux remords au Comte de Foreſt : — Le ciel est juste, dit-il d'une voix affoiblie ; achève de m'arracher une honteuse vie : mais pardonne-moi l'affreuse trahison que je n'eusse point exécutée sans le secours de la détestable Gondrée. — Louis s'étant approché, Liziard fit l'aveu de ses crimes en sa présence, & le pria d'investir le Comte de Nevers de la Comté de Foreſt, qu'il lui remettoit en réparation de son forfait. L'abbé Suger, qui se trouvoit

voit préſent, fut aſſez touché du repentir de Liziard pour courir le demander à ſon vainqueur, qui le remit entre ſes bras, où, peu d'heures après, ce coupable Comte expira.

Louis ramena Gérard triomphant près de ſa chère Euriant. Adélaïde & lui prirent les mains de ces deux tendres amans, les unirent; & Suger, qui venoit de recevoir les derniers ſoupirs de Liziard, leur fit renouveler le ſerment ſacré de s'être à jamais fidèles. Leurs noces furent célébrées avec une magnificence digne de la Cour de Louis & d'Adélaïde. Le Prévôt de la Cour partit en diligence pour Nevers, fit arrêter Gondrée, tira l'aveu de tous ſes cri-

mes, & la fit expirer dans les flammes. Gérard prêta le double hommage des deux comtés. Ce Comte & ſa charmante mie s'attachèrent à la Cour de leur Souverain ; ils l'embellirent par leur préſence, comme ils embellirent tous les jours de leur vie par la conſtance de leur amour. Devenus maîtres de Mont-Briſon, de Marſigly & des bords fleuris du Lignon, ils les peuplèrent d'amans fidèles. C'eſt de Gérard & d'Euriant ſa mie qu'Aſtrée & Céladon ſont deſcendus ; & le ſang des Châteaumorant, qui coule encore dans les veines de l'Auteur de cet Extrait, en donna toujours les mœurs à toute ſa race.

Ceux qui ne connoiſſent pas le Roman d'Aſtrée, ſauront qu'il fut compoſé par Ho-

noré d'Urſé, qui s'y eſt peint lui-même ſous le nom de Céladon ; comme il y a peint, ſous le nom d'Aſtrée, Diane de Châteaumorant, dont il fut long-temps amoureux, & qu'il épouſa. Feu M. le Marquis de Lévis, père de Madame la Marquiſe de Tavannes, poſſeſſeur de l'antique & vaſte château de Châteaumorant dans le Foreſt, & dont M. ſon père portoit le nom, a gagné un procès qui duroit depuis près de cent cinquante ans, pour le douaire d'Aſtrée.

Fin du Tome quinzième.